

694 JANVIER-MARS 2020

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Désobéir,
une responsabilité

Le malaise
des carnivores



Illustration de la couverture

Vache sacrée mangeant une feuille de journal (Inde)
© Barbara Castello / Godong

Illustrations pleine page

p. 4 : Marche des jeunes pour le climat, Paris, 20 septembre 2019
© Corinne Simon / CIRIC

p. 38 : Giuseppe Arcimboldo, *Le juriste* (1566)
© Nationalmuseum, Stockholm / Wikimedia Commons

p. 60 : Domancy (Haute-Savoie), festival de l'artisanat ancien
© Pascal Deloche / Godong

p. 68 : © Illustration, Nicolas Fossati

Dos de couverture

Citations d'Henry David Thoreau, in *Résistance au gouvernement civil* (1849),
Walden ou la vie dans les bois (1854) et *De la marche* (1862).
Textes choisis par Claudine Mussawir

Sommaire

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUIE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs

Édition papier + web 1 an
Tarif normal : Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI) : Frs 48.–
Europe : Frs 60.–
Autres pays : Frs 65.–
Abonnement de soutien : Frs 80.–
Prix au numéro : Frs 13,50 (+ port)

Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion



ÉDITORIAL

La vertu au tribunal par Pierre Emonet sj 3

DÉSŒBÉISSANCE

ÉGLISE

Pour une obéissance choisie par Klaus Mertens sj 5

BIBLE

La résistance des prophètes par Jésus Asurmendi 9

PHILOSOPHIE

Changer de logiciel civique par Marie-Cl. Caloz-Tschopp 13

POLITIQUE

Au-delà des faits, de la loi et des frontières
par Theo Buckmaster et Bastien Stauffer-Cart 19

POLITIQUE

Venezuela, une Église engagée pour la démocratie
par Rafael Luciani 22

ESSAI

De l'enfant roi aux enfants juges par Dalibor Frioux 27

MÉDECINE

Les limites de l'objection de conscience par Samia Hurst 34

CARNIVORES

PSYCHOLOGIE

Manger, ni trop proche ni trop loin par Myriam Vaucher 39

RELIGIONS

Animaux, sacrifices, consommation de viande
Les discours grecs par Philippe Borgeaud 43

SOCIÉTÉ

Les tribulations mentales du manger chair
par Laurent Begue-Shankland 47

ART

Photographe antispéciste Une pratique éthique
par Céline Fossati 52

REGARD

Un steak accompagné d'un steak par Eugène 57

CULTURE

LETTRES

Les rêves d'Anna Silvia Ricci Lempen et bien d'autres femmes par Lucienne Bittar 61

EXPOSITION

Plateforme 10 Premier wagon accroché
par Céline Fossati 64

CINÉMA

Terrence Malick un maverick spiritualiste à Hollywood par Patrick Bittar 65

LIVRES OUVERTS 69

Le service de la parole

Il est très facile d'être porteur de la parole
et de ne jamais troubler personne
en restant dans le spirituel pur,
en refusant de s'engager dans l'histoire,
en disant des mots qui pourraient être dits n'importe où
parce qu'ils ne seraient de nulle part.
Une telle parole ne crée pas de problèmes,
elle n'est pas source de conflits.

Ce qui provoque les conflits, les persécutions,
ce qui marque l'Église authentique,
c'est quand la parole brûlante comme celle des prophètes
annonce au peuple les merveilles de Dieu
pour qu'il les contemple et les adore.
C'est quand la parole dénonce les péchés des hommes
qui font obstacle au Royaume de Dieu
et qu'elle leur demande d'arracher le péché
de leurs cœurs, de leurs groupes, de leurs lois,
de leurs organismes qui oppriment, emprisonnent
et violent les droits de Dieu et de l'humanité.
C'est ça le difficile service de la parole.

Mais l'Esprit de Dieu accompagne le prophète,
marche avec le prédicateur.
C'est le Christ qui se continue dans l'annonce
du Royaume aux hommes de tous les temps.

Éditorial

La vertu au tribunal

Pierre Emonet sj
directeur

En 2017, 750 personnes ont été condamnées en Suisse pour délit de solidarité et les poursuites pénales se multiplient contre les personnes qui viennent en aide à ceux et celles qui sont dans la détresse. Les requérants d'asile qui ont reçu une décision négative ou une non-entrée en matière et qui doivent quitter le territoire national ont bien droit à une aide d'urgence jusqu'à leur départ... à condition d'en payer le prix fort en renonçant à l'accès à la formation, à l'intégration, au marché du travail, en un mot à une vie digne. Résultat de la négociation : repoussés dans les marges, nombre de requérants entrent en clandestinité, et les personnes qui leur offrent une aide désintéressée sont condamnées.

Bien qu'acceptée par une majorité légitimement élue, une loi contraire au droit naturel, à la Déclaration des droits de l'homme et aux valeurs de la Constitution ne saurait être contraignante. Parce que la justice l'emporte sur la loi, l'assistance aux personnes en détresse est plus décisive

que l'ordre légal, et les dispositions du législateur s'arrêtent au seuil de la conscience, personnelle ou commune, orientée vers le bien commun. Les procès de Nuremberg ont exclu tout doute : il en va de la dignité et de la liberté d'une personne.

Réagissant par un communiqué de presse (5.11.2019), les évêques suisses ont fait un pas de plus en déplaçant *le délit de solidarité* du terrain légal sur celui de la morale : « Peu importe le statut de résidence des personnes qui demandent de l'aide, l'action de l'Église est orientée vers la situation d'urgence concrète, dans laquelle se trouvent ceux qui cherchent de l'aide, et non vers leur statut légal de séjour. » Du coup, l'objection de conscience et la désobéissance civile entrent dans le champ de l'éthique sociale, n'en déplaise à ceux qui y voient une trahison des institutions publiques.

Si aujourd'hui les noms du pasteur Norbert Valley et d'Anni Lanz viennent allonger la liste des coupables, d'autres condamnés sont proposés comme des héros. En 2018, une *Salle Carl Lutz* a été inaugurée au Palais fédéral à Berne pour célébrer les mérites du diplomate suisse, censuré pour avoir monté une vaste opération « illégale » de sauvetage de 62000 juifs durant la guerre. En Suisse et à l'étranger dans plusieurs villes, des places et des institutions portent le nom de Paul Grüninger. Ce commandant de la police saint-galloise lourdement condamné en 1940 pour avoir aidé quelque 3600 juifs à échapper à la déportation ne fut pleinement réhabilité qu'en 1996, cinquante ans après sa mort. Étrange retournement du législateur qui honore les prophètes après les avoir exécutés ! L'enjeu mérite réflexion, et *choisir* propose un dossier sur la question. ■

REVEILLEZ
VOUS

A hand-drawn sign on a wooden board. The text 'REVEILLEZ VOUS' is written in large, bold, black letters. The letter 'O' in 'VOUS' contains a drawing of a globe. To the right of the sign is a small circular logo with the text '20 SEPTEMBRE' at the top, 'LE CRISTAL FUTURE' in the middle, and 'YOUTH' at the bottom.

SOLUTION
C'EST TA
ENTRAIN
D'APPR

A hand-drawn sign with the text 'SOLUTION C'EST TA ENTRAIN D'APPR' written in black letters. The sign is partially obscured by other protesters.

DÉSŌBÉISSANCE



Désobéissance

Pour une obéissance choisie

Klaus Mertes sj, St-Blaise (D)
recteur du collège St-Blaise

La notion d'obéissance dans l'Église revêt une importance biblique et spirituelle, mais son traitement est étroitement lié à la question des structures de pouvoir. Selon la manière dont elle est comprise et utilisée, elle constitue la base spirituelle des relations de pouvoir ... ou de leur critique. Les exemples actuels, à commencer par la question des abus sexuels, ne manquent pas.

Depuis près de 20 ans, Klaus Mertes dirige des collèges jésuites. Il a examiné dans de nombreuses publications le contexte ecclésiastique des abus sexuels. Il est connu pour ses positions en faveur d'un partage de pouvoir dans l'Église et d'une nouvelle morale sexuelle et a écrit en ce sens, avec huit autres personnalités, une lettre ouverte au cardinal Reinhard Marx, le 3 février 2019.

Au printemps 2012, un prêtre autrichien prenait l'initiative de lancer un « appel à la désobéissance ». Plus de 400 prêtres et diacres le signèrent. Dans ce texte, ils confessaient avoir cessé depuis longtemps d'adhérer à la discipline ecclésiastique en matière pastorale et avoir l'intention de continuer ainsi: communion pour les divorcés remariés, prédication laïque, etc. La même année, dans l'archidiocèse de Fribourg-en-Brigau, un groupe d'environ 200 prêtres reconnurent publiquement qu'ils accordaient la communion aux divorcés remariés s'ils l'estimaient approprié à des fins pastorales. Des

initiatives similaires sont en train de voir le jour dans d'autres diocèses. C'est là un signe de crise de confiance (qui ne peut être commandée) et de crise du concept d'obéissance dans l'Église catholique.

Obéissance de la foi

L'épître aux Romains de Paul est un texte-clé de l'Église primitive et de l'histoire de l'Église dans son ensemble. Dès le début, une parole importante est énoncée: «...par lui (Christ), nous avons reçu la grâce d'être apôtre pour conduire à l'obéissance de la foi, à la gloire de son nom, tous les peuples païens...» (Rm 1,5). L'acte de foi serait donc un acte d'obéissance? À qui? L'apôtre me dit quoi croire, et dois-je alors lui obéir? Suis-je désobéissant si je ne crois pas?

Avec cette traduction (TOB), il semble possible, en effet, de comprendre l'acte de foi comme un acte d'obéissance à la personne de l'apôtre (aujourd'hui, aux représentants du Magistère apostolique). Elle indiquerait également comment l'Église doit construire la relation entre le Magistère et la foi: le Magistère me présente ce que je dois croire, et je lui obéis en croyant ce que je dois croire; si je ne crois pas, je désobéis.

Mais la formulation de Paul ne peut soutenir une telle compréhension exiguë de la foi obéissante. *Pistis* (foi), chez Paul, signifie d'abord *confiance*, c'est-à-dire une attitude envers une personne. Ce que la personne (ou le Magistère apostolique) a à me dire devient bien sûr plus acceptable pour moi si je lui fais confiance. Et c'est précisément la confiance en la personne de l'apôtre qui me permet d'accepter son message, et non la soumission à sa volonté, surtout si celle-ci se résume à cette revendication « Obéis-moi et crois ce que je te dis »!

Désobéissance

Pour une obéissance choisie

Pour de nombreuses raisons, il paraît aussi évident de traduire *hypakoe* non pas par *obéissance*, mais par *écoute du message* (cf. Galates 3,2: « Est-ce en raison de la pratique de la loi que vous avez reçu l'Esprit, ou parce que vous avez écouté le message de la foi ? »).

C'est la confiance en la personne de l'apôtre qui me permet d'accepter son message, et non la soumission à sa volonté, surtout si celle-ci se résume à « Obéis-moi et crois ce que je te dis » !

Le vrai thème, finalement, de la lettre aux Romains porte sur la *pistis*, la confiance, et non sur l'*hypakoe*, le message entendu et transmis. Cela ne concerne pas seulement l'acte de foi envers Jésus ou Dieu. *Pistis* est plutôt un principe de relation qui englobe toute la communication entre Dieu et l'homme, entre Jésus et Dieu, entre les hommes entre eux, et entre Abraham et Dieu. En revanche, le monde imaginaire déclenché par la traduction *obéissance de la foi* réduit toute la plénitude de ce que l'on entend par *pistis* à une obéissance à une autorité. Ce qui mène à une impasse.

Des asymétries nécessaires

Il ne faut pas non plus prétendre pour autant que la foi et l'obéissance sont des concepts sans rapport. Sinon on tombe dans un autre piège. Jésus n'était pas un homme obéissant. S'il a été « obéissant jus-

qu'à la mort, à la mort sur une croix » (Philippiens 2,8), c'est à la volonté du Père qui est aux cieux et non à celle des autorités religieuses de l'époque. Cela ne signifie pas qu'il n'a pas reconnu la légitimité des autorités religieuses de son époque. « Les scribes et les pharisiens siègent dans la chaire de Moïse: faites donc et observez tout ce qu'ils peuvent vous dire » (Matthieu 23,2-3). Parce qu'ils enseignent « dans la chaire de Moïse », donc, et non parce que ce sont des personnes particulièrement crédibles - même si idéalement la crédibilité personnelle et la possession de l'autorité légitime structurale (par exemple ecclésiastique) devraient se rejoindre.

La reconnaissance de l'autorité a quelque chose à voir avec le phénomène des asymétries nécessaires, qui sont également reconnues dans l'Évangile - parent-enfant, berger-brebis, enseignant-élève. Dans de telles relations, il existe un déséquilibre de pouvoir qui ne peut être résolu.

C'est également un point important pour la question de la confiance: l'abus de confiance a souvent quelque chose à voir avec le fait que ce type d'asymétrie est nié afin de créer de la proximité. La tante se présente comme l'amie de la nièce, le prêtre comme l'ami de l'enfant de chœur, le maître comme celui de ses élèves. L'abus spirituel consiste précisément à exploiter l'absence de distance: l'auteur fait croire à la victime que l'asymétrie n'existe pas, même si elle existe toujours. Les victimes sont attirées dans une pseudo-égalité dans laquelle elles se font leurrer, précisément parce qu'elles font confiance à l'auteur du leurre sur la base de son autorité en tant que tante, prêtre ou enseignant.

De volonté et de raison

Qu'en est-il de l'obéissance dans le domaine de la foi? Le Magistère ecclésiastique exige l'obéissance volontaire et de raison des baptisés: «Cet assentiment religieux de la volonté et de l'intelligence est dû, à un titre singulier, au Souverain Pontife en son magistère authentique, même lorsqu'il ne parle pas *ex cathedra*, ce qui implique la reconnaissance respectueuse de son suprême magistère, et l'adhésion sincère à ses affirmations, en conformité à ce qu'il manifeste de sa pensée et de sa volonté...»¹

La distinction entre obéissance volontaire - ou de volonté - et obéissance de raison - ou d'intelligence - est importante pour éviter les abus. On peut attendre d'un catholique qu'il soit «disposé» à écouter les déclarations du Magistère pontifical, à les entendre comme provenant d'une autorité importante pour lui et à les traiter en conséquence, ouvertement, avec bienveillance, sans chercher la petite bête. Mais cela ne veut pas dire qu'il lui faut exclure l'intelligence.

L'obéissance de raison est donnée lorsque mon esprit comprend ce que l'autorité que j'écoute volontiers enseigne. Elle se réfère au contenu de l'enseignement. La distinction entre obéissance volontaire et obéissance de raison le montre clairement: la reconnaissance volontaire d'une autorité enseignante n'est pas identique au consentement intellectuel à tout ce qu'elle dit. Si l'autorité enseignante veut rester crédible, elle doit elle-même prêter attention à cette différence. «Un document avec des arguments forts et convaincants, écrit par une personne ayant peu d'autorité, sera toujours plus convaincant qu'un document sans arguments écrit par une personne ayant une autorité

élevée.»² Si le Magistère ecclésiastique ne veut pas porter atteinte à son autorité, il doit respecter la distinction entre obéissance volontaire et obéissance de raison. Il ne peut pas obliger la raison à comprendre quoi que ce soit. Les arguments comptent ici.

Le même Paul, à qui est attribuée la parole d'«obéissance de la foi», dit quelques lignes plus loin que tous les hommes connaissent la loi divine: «...leur conscience en témoigne» (Romains 2,15). Il s'ensuit que le Magistère, lorsqu'il parle, le fait dans un espace où les gens parlent déjà. Il existe une correspondance entre la parole présentée par le Magistère et la parole entendue dans le cœur des fidèles, dans leur conscience. Une radicalisation du sens de l'«obéissance» en tant qu'acte de pure soumission à une autorité extérieure détruit quelque chose dans l'Église en tant que communauté de croyants qui peuvent se comprendre et avoir quelque chose à se dire.

De l'obéissance à la soumission

La découverte des cas d'abus affecte l'Église à un moment où le Magistère s'est mis dans une situation où il exige de plus en plus d'actes d'obéissance et où la catholicité des fidèles est déterminée par leur obéissance effective. L'exemple le plus clair en est la déclaration du Magistère sur la question de l'ordination des femmes (1994): c'est hors de question. L'obéissance à une déclaration du Magistère est nécessaire, mais la distinction entre obéissance volontaire et obéissance de raison est abolie lorsque toutes les objections et les problèmes de compréhension exprimés à voix haute sont perçus comme des actes de désobéissance.

Désobéissance

Pour une obéissance choisie

Depuis quelques années, le catholicisme allemand est confronté à une demande d'obéissance tout aussi ultime : en 1999, en conformité avec la Constitution allemande, des laïcs catholiques ont fondé une association appelée *Donum Vitae* qui prodigue des consultations en matière de grossesse, après que l'Église a quitté ce domaine de conseil.

La découverte des cas d'abus affecte l'Église à un moment où le Magistère s'est mis dans une situation où il exige de plus en plus d'actes d'obéissance et où la catholicité des fidèles est déterminée par leur obéissance effective.

Avec la bénédiction des évêques, des centres catholiques de conseil en grossesse délivraient jusqu'alors, après une consultation, un certificat aux femmes comme condition préalable à l'impunité en cas d'avortement. Jean Paul II y avait vu un témoignage équivoque de l'Église sur les vies en danger et avait demandé aux évêques du pays de mettre fin à la présence des chrétiens dans ces centres de consultation. Tous les catholiques d'Allemagne n'ont donc pas suivi son ordre de désengagement.

Un problème d'application ?

Pourquoi ne serait-il pas possible de laisser les deux options exister côte à côte, en mettant en balance la clarté du témoignage et la vie à sauver ? La vie est parfois faite de con-

traditions qui ne peuvent être résolues. Si cela n'est pas pris en compte, les questions complexes se retrouvent réduites à un problème d'application. C'est ce qui arrive quand on confond l'obéissance volontaire et l'obéissance de raison.

L'importance de pouvoir grandir dans une Église où la foi et la compréhension ne sont pas simplement comprises comme un acte d'obéissance à l'autorité spirituelle est démontrée par l'exemple de ce qu'ont vécu les victimes d'abus.

Trois mensonges sont particulièrement présents dans leurs récits : les rituels punitifs sadiques étaient justifiés par leurs auteurs comme étant de simples punitions, les agressions sexuelles comme faisant partie de l'éducation sexuelle ou, troisièmement, simplement comme des actes d'amour. Dans les trois cas, les auteurs ont exigé que les victimes les croient. Inversement, les victimes potentielles échappaient plus facilement aux abuseurs quand les autorités spirituelles à qui elles faisaient confiance les encourageaient à ne pas se méfier de leur propre jugement. ■

1 Paul VI, *Constitution dogmatique sur l'Église*, « *Lumen Gentium* » n° 25, sur www.vatican.va.

2 Bischof Geoffrey Robinson, *Macht, Sexualität und die katholische Kirche*, Oberursel, Publik-Forum 2010, p. 164.

Désobéissance

La résistance des prophètes

Jesús Asurmendi, Paris
professeur d'exégèse à l'Institut catholique de Paris

BIBLE

La résistance à l'ordre établi peut prendre des formes multiples, comme le montrent les exemples des textes prophétiques d'Amos et d'Isaïe tirés de la Bible et présentés ici. D'une certaine manière, le prophète biblique peut être considéré comme le prototype du résistant, car il marche toujours à contre-courant.

La question de l'objection de conscience ne se posait pas à l'époque des prophètes. Les armées étant des « armées de métier », la conscription n'avait pas lieu d'être, l'enrôlement général et systématique n'était pas à l'ordre du jour, l'embrigadement n'existait pas; ce qui est la base de l'objection de conscience telle qu'elle a été comprise et vécue ces dernières années. Quant à la conscience en tant que telle, dans sa dimension individuelle, elle n'avait pas la place qu'elle a conquise à partir de l'époque moderne - cela ne veut pas dire que certaines personnalités n'avaient pas une conscience

aigüe des problèmes de leur société, ni qu'ils se privaient d'intervenir publiquement pour dire leurs quatre vérités à tous et à chacun, principalement aux responsables de la bonne marche de la communauté.

Profil du prophète biblique

Il est difficile, voire impossible, de réduire tous les prophètes à un seul modèle ou prototype. Les circonstances historiques dans lesquelles se sont déroulées leurs interventions vouent à l'échec cette tentative. Néanmoins, en partant des documents, on remarque des constantes, des attitudes communes, des positionnements similaires qui relèvent du concept très étendu, mais non moins solide, de *résistance*.¹

En effet, on peut caractériser le prophète comme la voix (et/ou l'écrit) qui dénonce l'insupportable et annonce l'inimaginable. La dimension résistance est obvie dans les deux parties de cette définition. Elle est incontournable dans sa dimension « dénonciation », mais elle l'est également dans son action d'« annonce de l'inimaginable », qui intervient justement dans des situations où le peuple, les autorités sont dans la désespérance. « Ils [les Israélites en exil] disent: « Nos ossements sont desséchés, notre espérance a disparu, nous sommes en pièces » (Ézéchiel 37,11). Ce désespoir apparaît généralement après une crise forte (comme dans Isaïe 9,1-6 et dans la deuxième partie de son livre, 40-49; ou dans Ézéchiel 40-48, et plus particulièrement 37,1-14 et 47,1-12).

Alors, d'une manière ou d'une autre, le prophète, par nature, par essence, est le personnage qui est *toujours* à contre-courant. En d'autres mots, on peut le caractériser comme « la conscience critique d'Israël ». Un exégète affirmait même, pour illustrer ce rôle dévolu au prophète: « Le prophète,

Spécialiste de l'Ancien Testament, et en particulier des livres prophétiques, Jesús Asurmendi est notamment l'auteur de *Du Non-sens: l'Éclésiaste*, Paris, Cerf 2010, 208 p.

Désobéissance

La résistance des prophètes

contrairement au sage, a la chevelure agitée et la barbe tremblante quand il parle.»

Amos, le contestataire

Parmi les figures résistantes des prophètes bibliques, celle d'Amos est emblématique, en particulier dans la scène relatée en Am 7,10-17. On est au VIII^e siècle av. J.-C. Le récit est inséré dans une série de visions (Am 7-9,6) où l'on trouve également une autre annonce prophétique (Am 8,4-14). Les cinq visions sont des avertissements à contenu négatif.

Il peut être tentant de considérer le

«Amos prêche la révolte contre toi.» C'est le discours habituel du pouvoir pour qualifier les opposants et autres résistants.

récit de Am 7,10-17 comme une prolongation, voire une explication de la troisième vision (Am 7,7-9), qui se termine par «Les lieux sacrés d'Isaac seront dévastés, et les sanctuaires d'Israël, rasés; je me dresserai avec l'épée contre la maison de Jéroboam». Il est évident qu'une telle annonce ne pouvait laisser indifférent dans une société dans laquelle le roi était la clé de voûte!

Ce qui est intéressant, c'est de constater la convergence des pouvoirs qui suit cette annonce. Le prêtre Amazias agit en fonctionnaire zélé, en dénonçant la «conspiration» (traduction: TOB) du prophète à l'autorité supérieure. Son discours,

d'une part, trahit ses conceptions religieuses. Il fait l'équivalence entre Israël et *Bet-Israël*, cette expression pouvant vouloir dire la «maison / dynastie d'Israël» ou le «temple d'Israël». Dans les deux cas, il s'agit d'une réduction grave, car Israël n'est pas réductible à sa dynastie ni à son temple, aussi prestigieux soit-il.

D'autre part, Amazias fait une réduction encore plus explicite et problématique. À la fin du verset 13, il termine son discours en disant: «Mais ici, à Béthel, arrête de prophétiser; car c'est un sanctuaire royal, un temple du royaume.» D'après Amazias, l'activité prophétique doit donc s'arrêter aux portes du sanctuaire royal, dans la mesure où Amos énonce un discours, une parole (l'annonce de la mort violente du roi) que le prêtre qualifie de complot dans son message au roi (traduction liturgique: «Amos prêche la révolte contre toi»). C'est le discours habituel du pouvoir pour qualifier les opposants et autres résistants.

Rarement, en si peu de mots, on avait vu la convergence d'intérêts entre le politique et le religieux fonctionner aussi étroitement et explicitement, la main dans la main. D'un côté, les prêtres des sanctuaires étaient nommés par le roi, ils étaient ses fonctionnaires. Le pouvoir était donc tenté de contrôler les responsables du Temple, une institution si importante dans son expression publique. De l'autre, il ne pouvait pas risquer une confrontation avec le religieux, cet élément incontournable, à fort pouvoir de motivation et d'action. Car la caution religieuse de la monarchie était indispensable pour la légitimité de celle-ci.

La parole prophétique, elle, se situe en amont des institutions, fussent-elles religieuses, et c'est pourquoi

elle dérange. C'est une parole prise à l'initiative du seul Dieu d'Israël, une parole inattendue et imprévisible. En tout cas, c'est ainsi que l'Écriture a compris et interprété les interventions prophétiques.

Certes, il n'est pas sûr que le récit d'Amos (7,10-17) soit de la plume d'Amos lui-même. D'ailleurs, il est écrit à la troisième personne (on parle d'Amos) et donc probablement par ses disciples; il est biographique. Mais cela signifie que, quoi qu'il en soit de son exactitude factuelle, la tradition biblique a vu dans ce récit un élément essentiel du fait, du profil prophétique. Amos a été perçu comme un personnage qui empêche de tourner en rond, un contestataire, même des plus hautes instances du pouvoir, soit un prophète. Le contraire d'une institution, d'une instance à la botte du puissant.

Une langue acérée

Ce lien entre politique et prophétie biblique nous ramène inéluctablement au grand Isaïe. Il a été directement lié aux crises récurrentes de la royauté. La plus connue, sans doute, est celle durant laquelle il prononça son célèbre oracle sur l'Emmanuel.

À cette époque, le roi Achaz de Jérusalem subit une forte pression pour intégrer une coalition anti-assyrienne. La tentation est grande de se mettre du côté du puissant, le roi assyrien Tiglath-Piléser III. Ce que Jérusalem finit par faire (2 R 16,7-18). Pour bien comprendre les enjeux, Isaïe inclut tous les éléments (Is 7,1-17). Il propose un signe au roi pour le conforter dans son refus d'alliances politiques de toutes sortes. Et il menace: « Mais vous, si vous ne croyez pas, vous ne pourrez pas tenir », en jouant sur les mots à partir de la racine 'amen. Résistance publique à la politique du roi et de

la population probablement. Cette posture d'Isaïe, dans ces circonstances plus particulièrement, n'est pas faite pour gagner les faveurs du pouvoir.

Plus tard, il s'oppose encore à l'alliance militaire avec l'Égypte, tentation permanente pour Juda. C'est l'occasion idéale de définir, de manière transparente et comme personne ne l'a fait, « l'idolâtrie » (Is 30,1-8 et surtout 31,1-3).

Jérémie, pour sa part, est sur tous les fronts de la résistance. Résistance politique en prenant le parti de l'ennemi, Nabuchodonosor (Jr 27). Résistance sociale en critiquant avec une violence « prophétique » le faste du roi (Jr 22,13-23) aux dépens des Judéens.

Où que l'on regarde, on trouve dans ces exemples la langue acérée et le verbe mordant de la résistance prophétique. Celle-ci n'est pas révoquée. Tant qu'il y aura des prophètes, on aura de la résistance. C'est leur nature, leur ADN. Si la résistance disparaît, c'est qu'il n'y a plus de prophètes. ■

1 Pour une première approche de la question voir, **Françoise Schwab**, « Résistance », in *Dictionnaire encyclopédique d'éthique chrétienne*, sous la direction de **Laurent Lemoine**, **Eric Gaziaux** et **Denis Müller**, Paris, Cerf 2013, 2176 p.



**Ne détournons
pas le regard !**



**200 millions de
chrétiens sont
persécutés dans
le monde.**

**200 millions de chrétiens ne peuvent
vivre leur foi librement...
l'AED Suisse vous invite à ne pas
détourner le regard!**



Aide à l'Église en Détresse
Kirche in Not
Aid to the Church in Need

ACN SUISSE LIECHTENSTEIN

Pour plus d'informations :
www.aide-eglise-en-detresse.ch



Désobéissance

Changer de logiciel civique À Carola Rackete, capitaine du *Sea Watch 3*

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Genève
philosophe et politologue

PHILOSOPHIE

La désobéissance civile/civique mérite un exercice de réflexion à la lumière de la violence, de la civilité et de la démocratie dans l'espace planétaire. Suivre aujourd'hui des Socrate dans leur démarche de torpille philosophique exige des déplacements radicaux de l'imagination, du langage oral-écrit, des pratiques, théories et habitudes coloniales et impériales de la vieille Europe.

Les recherches de Marie-Claire Caloz-Tschopp portent sur la théorie politique et la philosophie en matière de citoyenneté, d'exil, de guerre, etc. (voir exil-ciph.com). Elle est l'auteure notamment de *Les sans-État dans la philosophie d'Hannah Arendt* (Lausanne, Payot, 2000) et a reçu le Prix du Mouvement pour une Suisse ouverte démocratique et solidaire en 1996.

À un moment où le monde se contracte, l'imaginaire, les mots, les concepts souffrent aussi de sédentarité, étouffent dans des frontières multiples. L'observation de l'exil, des luttes de *desexil* et des politiques de migration autocalcentrées (1980-2019) m'a amenée à une critique d'idéologies asséchantes (péril démographique après le péril jaune, apartheid et double conscience polarisée, humanitaire, guerre).¹ M'interrogeant sur l'évidence de l'asile, j'en suis arrivée à distinguer la liberté de circulation et la mobilité (économique) de *la liberté politique de se mouvoir des humains*; à ren-

forcer les concepts de civilité, de citoyenneté et de démocratie; à formuler une philosophie du *desexil de l'exil*.² Aujourd'hui, l'écoute de philosophes africains et indiens poursuit la tâche de déplacement critique.

Une stratégie planétaire

Les migrants sont un symptôme dans notre espace planétaire contracté, démembré et soumis au tourbillon de *l'effet boomerang* impérialiste décrit par Rosa Luxemburg.³ Les humains de la planète et la nature subissent de plein fouet la tempête. La faiblesse des politiques migratoires en Europe, les manipulations des passions induisent un blocage de la pensée. Ils occultent l'histoire européenne coloniale, impériale, et le fait que l'Europe devient un continent vieillissant face aux jeunes de la planète.

La politique migratoire, d'asile, de sécurité (distincte de la sûreté) basée sur l'hospitalité, l'égalité ne se réduit pas à une question électorale. Comme toute question de justice, elle engage la totalité de la société dans l'espace planétaire. On « n'aide » pas les migrants, les réfugiés. On est solidaire en tant que citoyens. Par ailleurs, la lutte pour un projet général de société à l'échelle de la planète implique une stratégie radicale de convergence des luttes: asile, social, travail, femmes, climat, etc. La résistance des exilés, comme hier celle des esclaves, nous aide à penser. Fuir ce qui détruit. Désenclaver. Refuser les déserts. Créer de nouveaux espaces vivants de liberté entremêlés. Se déplacer, c'est inviter le souffle dans les actes.

Obéir n'est pas servir. Les chefs ne sont pas des maîtres. L'obéissance, la désobéissance sont des rapports de pouvoir civique. Désobéir, c'est changer de logiciel, de place, de rythme. Est-il imaginable (obligatoire ?) de

Désobéissance

Changer de logiciel civique À Carola Rackete, capitaine du *Sea Watch 3*

Manifestation de soutien aux réfugiés, Genève 2013.

© Jean-Jacques Kissling – jjkphoto.ch

ne pas être d'accord avec son époque et la mémoire officielle, de s'arracher au conformisme dans la vie sociale quand on vit dans une partie riche du monde où des prédateurs pillent, détruisent les ressources limitées, expulsent, surexploitent les humains, la nature, vendent des armes, des technologies en imposant légitimité et soumission ? À

propos de la *servitude volontaire*, Étienne de La Boétie (XVI^e siècle) a posé cette question toujours ouverte : lorsque l'obéissance comporte au moins autant de risques que la rébellion, comment se maintient-elle ? Formulons-en une autre : comment la désobéissance publique s'imbrique-t-elle aujourd'hui avec l'obéissance ?

Obéir à des crimes contre l'humanité a été condamné par le Tribunal de Nuremberg. Désobéir à l'État en pratiquant la solidarité avec des exilés a été condamné par le gouvernement suisse.⁴ Le *délit de solidarité* a été inscrit dans les lois de divers pays. Alors, obéir, désobéir ? Comment se situer quand l'histoire et le présent déplacent le curseur de la domination, de la liberté entre des situations extrêmes, ambiguës, complexes ?

Motivations contradictoires

Les approches de la désobéissance civique sont multiples, contradictoires. Elles se réfèrent à des modes d'action, principes, outils et perspectives convergents ou opposés. En tension. On peut s'opposer à l'État pour des raisons d'hospitalité, d'égalité, de solidarité ou pour des motifs opposés à ces références, ce que fait l'extrême-droite. Les manipulateurs confondent *ochlocratie* (pouvoir de la foule) avec démocratie directe.

Aujourd'hui, on assiste à la fois à un consensus à la domination et à l'émergence de multiples formes d'insoumission, comme par exemple *Extinction Rebellion* ou des actes anti-étrangers. Deux tendances contradictoires que l'on retrouve au niveau mondial. D'un côté, des figures imprévisibles, autoritaires, militarisées, souvent élues (Salvini, Johnson, Trump, Bolsonaro, Duterte, etc.), deux puissances capitalistes, finan-



cières et militaires qui se disputent le leadership (États-Unis, Chine), et de l'autre, la montée en puissance hétérogène de mouvements sociaux en Afrique du Nord, Soudan, Égypte, Hong Kong, Argentine, Ukraine, États-Unis (*Occupy*), Suisse... « Notre corps nous appartient », « nous voulons rester vivants » clament les manifestant(e)s pour les droits des femmes et des LGBT ou pour des mesures contre le réchauffement climatique.

Le joug pèserait-il peu quand il est consenti ? L'obéissance, de fait, n'est pas la soumission, mais, inversement, céder n'est pas consentir, comme l'écrit l'anthropologue féministe Nicole-Claude Mathieu,⁵ soulignant que les rapports de sexe d'appropriation sont historiques, matériels. Penser la désobéissance civique dans ce cadre, c'est poser la réalité d'une *praxis* historique collective, inscrite dans un ordre plus général : le droit d'avoir des droits.

Le joug pèserait-il peu quand il est consenti ? L'obéissance, de fait, n'est pas la soumission, mais, inversement, céder n'est pas consentir.

Dans *L'impérialisme* (1951), Hannah Arendt présentait déjà le double pilier des *humains superflus* et du *droit d'avoir des droits des sans-État* pour assurer leur appartenance politique et au monde. Cette possibilité d'assurer, créer des droits mérite d'être débattue à partir d'une critique des limites du devoir de fidélité à l'État. Elle est un acte politique de puissance de la liberté, un déplacement de la contradiction entre *force guerrière*,⁶ souveraineté-sûreté, et désir de justice, *puissance d'agir*. Prendre le risque de rompre le consensus, s'engager dans des actes de désobéissance civique impliquent, dans cette perspective, une

conscience sociale critique et la création de conditions imaginaires et matérielles de lutte. Cela implique une rupture avec l'emprise intellectuelle et politique du consentement dominant, qui conduit à accepter d'abysmales inégalités, un apartheid raciste, une civilisation de destruction de la nature et d'*humains superflus*, voire d'extermination du genre humain.

Désobéissance et démocratie

Que peut-on alors entendre aujourd'hui par désobéissance *civile/civique* dans un contexte de crise des institutions, des États, du droit, des concepts et des logiques d'action prises dans des situations d'urgence ? Historiquement, le glissement du titre de l'essai de Henri David Thoreau, passé de *Resistance to Civil Government* (1849) à *Civil Disobedience* dans sa réédition posthume, indique une difficulté dans l'usage des mots *Civil* et *Gouvernement* par les philosophies américaine et européenne et apporte un double indice important pour la réflexion.

Thoreau montrait le refus radical d'accepter des lois instituées par un pouvoir détaché de la communauté civile. La loi inique de poursuite des esclaves en fuite a été le déclencheur du célèbre essai, et le non-paiement de l'impôt, l'outil pour manifester son opposition. Le refus de Thoreau a été motivé par des lois d'indépendance allant à l'encontre de la construction extensive de la politique (aux Noirs, Indiens, peuple ... pas aux femmes encore). Son but a été de se faire condamner et de l'accepter, pour que la légitimité de l'obligation légale soit évaluée, l'assentiment re-fondé. Les bases de la désobéissance civile ont ainsi été posées.

Pour Thoreau, celle-ci renvoie à une politique de libre association, de

Désobéissance

Changer de logiciel civique À Carola Rackete, capitaine du *Sea Watch 3*

« communautés ». La *civil society* est nécessairement plurielle, horizontale, dissidente, déjà démocratique en germe, et l'État vertical la met en péril. Pour la tradition européenne, *civil* renvoie, entre autres, aux philosophes Antonio Gramsci et à Georg Hegel, qui établit une distinction entre famille, société civile et État.

En déplaçant *civil* vers *civique* ou citoyenneté aujourd'hui, je pose pour ma part la thèse que le sens de la désobéissance *civique* tient dans la défense, la création, l'extension de la démocratie radicale, qui ne se réduit ni à la révolte de la société civile, ni à un régime de gouvernement. La démocratie ne se limite pas à opposer la société civile à l'État, le peuple aux parlementaires. La politique a existé avant l'État. Les droits ne sont pas octroyés par l'État, mais conquis. Le fameux discours de Périclès en Grèce ancienne, un des grands textes de la tradition politique gréco-occidentale, nous l'apprend.

La désobéissance civique est collective et démocratique, quand, sans user de la violence, elle revendique l'application des droits, dénonce les lacunes, appelle à la création de nouveaux droits. Dans le langage, les concepts, on la retrouve sur le même terrain que la résistance,⁷ l'insurrection, la guerre civile,⁸ mais elle vise des réformes, pas la révolution, précise Hannah Arendt.

Les expériences et recherches sur l'invention démocratique montrent le désir d'autonomie, l'ambivalence devant la peur des masses, les questions brûlantes de l'*hubris* (l'autolimitation), des responsabilités et de la tentation autoritaire toujours présente. L'expérience démocratique implique, pour les individus et les sociétés, d'assumer le vertige de la non transcendance, du chaos, de la violence, de l'hétérogénéité, de l'indétermination de toute société, et aussi le conflit, l'imprévisible, le tragique, le poids de la justice, de l'hospitalité, de la liberté politique.

Dans un tel cadre, loin d'être obsolète, anachronique, apolitique ou antipolitique, réduite à une question de conscience morale individuelle, humanitaire,⁹ ou encore à une pratique de funambule populiste, la désobéissance civique revient comme un phare dans les moments de fractures historiques. Elle est aussi vieille que le monde (Antigone). Dans la modernité, elle a été réinventée pour dénoncer les luttes d'esclaves, d'indépendance (Amériques), de décolonisation, l'opposition à la guerre, les destructions du capitalisme, etc.

Conflit, violence et civilité citoyenne

Le conflit, qui se distingue de la guerre, est constitutif de la vie démocratique. Son détournement par la manipulation et le mensonge politiques, la fuite devant les responsabilités, la haine appelant la haine rompt le lien qui définit la politique en tant que révolution démocratique permanente (Rosa Luxemburg) ou démocratie insurrectionnelle (Étienne Balibar).¹⁰

Le tyran est seul, armé; les démocrates sont riches de la parole, du conflit, dans la pluralité, dont la désobéissance civique est une moda-

lité. Pour parler comme Machiavel, il y a *tumulte* entre les grands et les peuples, avec un choix ou un basculement dans la violence illimitée, destructrice, quand le pouvoir se durcit, qu'il est sourd au respect de l'Autre, aux revendications légitimes.

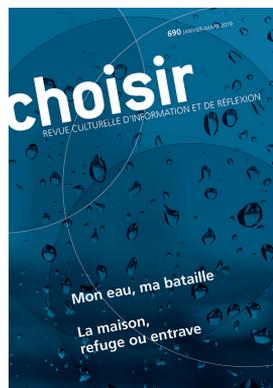
Mais la colère peut induire des confusions. La violence allant aux extrêmes, qui caractérise le capitalisme contemporain, est un seuil qui fait exploser les passions. Elle en appelle au concept de *civilité citoyenne* quand elle devient imprévisible, de l'ordre de la destruction et même de l'extermination.¹¹ La difficulté change alors non pas d'échelle, mais de registre de «civilisation». La politique devient tragique.

L'acte politique de désobéir engage des individus (corps, imaginaire, pensée, jugement) dans une action collective publique face au pouvoir de l'État, des multinationales, en l'absence d'une constitution et d'un cadre mondial, régional, local pouvant contenir la violence, la vie politique. Elle peut être légitime sans être légale, tout en bousculant les catégories de l'État, du droit, de la politique, de la philosophie. La désobéissance civique, refus de la toute-puissance destructrice, peut être une forme de lutte de civilité citoyenne contre l'oubli, la régression démocratique.¹²



La démocratie protège quand on la réveille ... en désobéissant civiquement ! C'est à chaque fois une création socio-historique risquée. Les urgences multiples autour du climat, les transformations des rapports de classe, sexe, race, les seuils d'urgence montrent l'ampleur des défis.■

- 1 La guerre aux exilés en fuite se structure. D'ici à 2027, le personnel de Frontex passera de 700 à 10 000 fonctionnaires.
- 2 **Marie-Claire Caloz-Tschopp**, *L'évidence de l'asile. Essai de philosophie dys-topique du mouvement*, Paris, L'Harmattan 2016, 238 p. ; *Liberté politique de se mouvoir. Desexil et création : philosophie du droit de fuite*, Paris, Kimé 2019, 500 p.
- 3 Sous la direction de **Marie-Claire Caloz-Tschopp**, **Romain Felli**, **Antoine Chollet**, **Rosa Luxemburg**, **Antonio Gramsci**. *Actuels*, Paris, Kimé 2018, 392 p.
- 4 Lisa Bosia Mirra a été condamnée en 2017 à payer 8800 frs + 1000 frs d'amende, mais a fait recours ; Annie Lanz a été condamnée après recours à 800 frs d'amende (art. 116 de la Loi sur les étrangers, délit de solidarité). Observons la contradiction ici entre *souveraineté étatique* « territoriale-nationale » et *solidarité*. La non clémence a été justifiée parce que le pouvoir de souveraineté et la violence d'État ont été mis en cause au nom de la justice et des droits. En d'autres termes, la solidarité n'est pas réductible à un geste humanitaire : c'est un *acte politique* s'énonçant par la désobéissance civique.
- 5 **Nicole-Claude Mathieu**, « Quand céder n'est pas consentir », in *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-Femmes 1991.
- 6 Cette importante distinction est apportée par Hannah Arendt et Simone Weil quand elles réfléchissent à la guerre.
- 7 Cf. **Françoise Proust**, *De la résistance*, Paris, Cerf 1997, 188 p.
- 8 Cf. notamment **Hannah Arendt**, *Essai sur la révolution*, Paris, Gallimard 1967, 480 p.
- 9 L'urgence humanitaire est indispensable pour sauver des vies. On peut se demander si, après s'être inscrite dans le marché de l'humanitaire avec les guerres depuis Solferino (ampleur des budgets, nouveaux postes), elle n'est pas une des formes de l'idéologie dominante qui atténue la gravité des choix politiques.
- 10 **Étienne Balibar**, *Violence et civilité*, Paris, Galilée 2010, 416 p.
- 11 *Idem*.
- 12 **Monique Chemillier-Gendreau**, *Régression de la démocratie et déchaînement de la violence*, Paris, Textuel 2019, 128 p.



Concours de nouvelles pour jeunes auteurs



Infos sur www.choisir.ch

Désobéissance

Au-delà des faits, de la loi et des frontières

Theo Buckmaster et Bastien Stauffer-Cart, Genève

POLITIQUE

Les jeunes genevois Theo Buckmaster et Bastien Stauffer-Cart ont été accusés par l'État français de *délit de solidarité* dans l'affaire des 3+4 de Briançon qui a défrayé la chronique au printemps 2018.¹ Ils témoignent de ce qui les a poussés à s'engager à l'époque, et contre quoi, et surtout pour quoi, ils continuent à militer.

Theo Buckmaster est maître nageur. Bastien Stauffer-Cart est diplômé d'Histoire économique et sociale et ancien rédacteur du *Journal romand d'écologie politique*. Ils pratiquent tous deux l'agriculture alternative, collective et non mécanisée, au sein d'un collectif à Genève.

L'Europe vit une nouvelle crise de discrimination et de rejet vis-à-vis des personnes migrantes. On parle d'Europe forteresse comme s'il y avait une volonté commune de protéger l'idylle économique que vit l'Occident au détriment d'autres populations du globe. Nous avons choisi d'y *résister*.

Il faut, dans un premier temps, se demander quel sens nous donnons à ce mot *résister*. Pourquoi, avec qui et contre quoi lutter? Se poser cette question, c'est, dans un deuxième temps, s'interroger sur les raisons de la migration et le sens des frontières.

Enfin, cela nous mène à questionner le rôle de l'État, cette entité omnipotente, maîtresse de l'organisation politique, économique et sociale depuis plusieurs siècles, délimitant l'espace de l'activité citoyenne, monopolisant le récit officiel du juste et du faux auquel les migrant(e)s et nous-mêmes faisons face. Une déconstruction nécessaire qui guide notre réflexion et qui, couplée à la brutalité des faits, parfume l'air de notre récit.

Notre affaire

Nous trois, rejoints ensuite par quatre, parmi deux cents autres: nos arrestations étaient arbitraires. C'était le samedi 21 avril 2018. Nous étions à Clavière, du côté italien de la frontière française qui mène à Briançon, dans un lieu occupé. Ce refuge était ouvert aux personnes n'ayant comme choix pour rejoindre la France qu'une marche de nuit d'environ 20 km à travers la montagne, enneigée la moitié de l'année.

Ce jour-là, nous avons appris la présence d'une centaine de militant(e)s d'extrême droite au col voisin, diffusant un message de repli identitaire et de rejet de l'autre, prônant un renforcement des contrôles, une militarisation encore plus effective de la frontière et enfin une répression des personnes solidaires. Notre arrestation a eu lieu à la sortie de notre manifestation qui dénonçait, entre autres, cette présence.

Nous avons subi onze jours d'emprisonnement et plusieurs procès médiatisés; le dernier s'est clôturé sur la condamnation de deux d'entre nous à douze mois de prison, dont huit avec sursis, et des cinq autres à six mois de prison avec sursis. Nous sommes accusés d'« aide à l'entrée sur le territoire de personnes en situation irrégulière en bande organisée », parce que l'État a vu des per-

Désobéissance

Au-delà des faits, de la loi et des frontières

sonnes noires - donc de potentiels migrants - dans cette manifestation. Nous sommes maintenant en attente de l'appel.

La violence de la frontière

Comprendre la raison de cette manifestation, la répression policière et finalement notre résistance collective, c'est, pour nous, décortiquer l'idée de cette frontière, penser aux raisons de la migration et considérer les violences qui les sous-tendent.

Les marchandises, elles aussi, peuvent transiter sans soucis et sans relâche. Peu importe leurs origines ou les torts qu'elles causent à la vie et à la nature !

Que critiquer et pour quelles raisons ? L'évidence apparaît lorsqu'on se voit confronté à la violence de l'État et de la police sur d'autres êtres humains. Les témoignages des exilé(e)s entendus lors de ce week-end - et ceux qui n'ont cessé de nous parvenir depuis lors - sont effarants.² Et c'est sans pouvoir entendre les récits des mort(e)s, victimes d'abandon dans la montagne ou de poursuivies par la police!³ Ces personnes sont confrontées quasi systématiquement à des menaces, dont certaines à l'arme à feu, des guets-apens, des rackets, des tabassages. Aux mortelles traversées du désert et de la Méditerranée, à l'esclavage et à l'exploitation subis durant le voyage, s'ajoutent encore l'enfer ad-

ministratif et les discriminations présentes en Occident.⁴

Car la frontière est bien un phénomène raciste et violent. Ce traitement différencié s'exprime cyniquement quand, devant les exilés, les touristes passent et repassent la frontière en s'amusant. Les marchandises, elles aussi, peuvent transiter sans soucis et sans relâche. Peu importe leurs origines ou les torts qu'elles causent à la vie et à la nature ! La richesse sous-tend ces divisions.

Au delà du temps présent, on sait que les frontières sont des constructions politiques et économiques qui changent et évoluent suivant les époques. Une réalité encore plus abrupte lorsqu'on sait que durant presque 450 ans, jusqu'au début de la Révolution française, la frontière qui nous concerne n'existait pas ! La République des Escartons d'alors regroupait des territoires alpins de la région, cultivant autonomie et pratiques démocratiques qui devraient nous inspirer.⁵

Enfin, il faut considérer que la migration est le résultat d'une histoire et que celle-ci n'est jamais neutre et encore moins résolue. De l'esclavage à l'impérialisme, en passant par la colonisation, les guerres et corruptions actuelles, l'Occident a toujours su participer, directement ou indirectement (la Suisse et ses multinationales), à l'exploitation des sociétés d'où viennent les exilé(e)s. En résulte une inégale répartition des richesses entre les différentes parties du monde, que Samir Amin avait décortiquée il y a cinquante ans déjà dans *L'accumulation à l'échelle mondiale*.⁶ Cette dynamique d'amplification des inégalités et de destruction de la vie et de la nature n'a jamais cessé. Ajoutons à cela qu'il n'y a pas eu de « réparations » ou de « com-

pensations» dignes, bien au contraire.⁷

Vous avez dit impartialité ?

Prendre en compte ce contexte, oser aller au delà des faits, a constitué le corps même de notre résistance, mais l'État - et sa justice - n'a jamais eu l'audace de le considérer (malgré nos plaidoyers, rien ne figure dans le jugement) et n'a cessé de répéter que « l'on juge ici uniquement des faits ». L'inverse serait admettre que ce sont ses propres lois qui ont défini le cadre de ce contexte; il lui faudrait alors remettre en jeu sa propre « impartialité » et admettre que la morale bien-pensante qu'elle sous-tend est celle des dominants.

En prison, nous avons eu le privilège d'être les trois ensemble en cellule, de ne pas quitter le quartier des arrivants et, finalement, d'être libérés, certainement à cause de notre background de Blancs de classes aisées. Une partialité que même les gardiens ne comprenaient pas. Nous avons vu sur place que les personnes qui courent le plus de risques d'aller en prison sont de couleur, ghettoïsées, et/ou sans ressources financières et avec peu de soutien, éloignées du langage bourgeois de la loi. La précarité est créée par la société, pour ensuite être méprisée. Faire face et réagir à cette situation implique, contre vents et marées, de ne pas considérer les lois et notre fonctionnement social comme bons. Finalement, cette histoire n'a fait que consolider notre opinion sur la présence structurelle des inégalités, de la hiérarchie et du pouvoir dans tout ce qui est institutionnalisé.

Décoloniser l'imaginaire

Le bien commun qui nous porte et qui nous amène à résister, c'est celui qui nous pousse à remettre en cause le pouvoir de la loi et à lutter contre

lui. Car ce qui est considéré comme juste relève en fait de l'ingérence du développement à l'occidental, de nos « conquêtes » et de notre position privilégiée.

Il s'est toujours agi pour nous de « décoloniser notre imaginaire » du fonctionnement « libre et sécuritaire » de nos sociétés occidentales. Ainsi, résister pour nous, c'est lutter contre les contraintes normatives de la société, nos propres frontières. C'est oser être, en tant qu'individu, radicalement humbles, simples et compréhensifs vis-à-vis de ceux qui subissent. La force de la critique et de l'autocritique réside dans cette capacité à remettre en question nos privilèges, pour restituer le récit de la vie au sein d'un tout, plus large. ■

- 1 À lire à ce sujet sur www.choisir.ch, rubrique news, **Lucienne Bittar**, *Liberté pour les trois de Briançon*, 1^{er} mai 2018. (n.d.l.r.)
- 2 Voir le dossier « Fuites et migration », in *choisir* n° 693, avril-juin 2017, et la vidéo de **Céline Fossati**, *Mahdi, 20 ans, requérant d'asile*, sur www.choisir.ch, rubrique société. (n.d.l.r.)
- 3 Voir, par exemple, le reportage de *Konbini News*, **Astrid Van Laer**, « Hautes-Alpes: une frontière au-dessus des lois », 28.02.2019.
- 4 Pour un témoignage et une réflexion autour de l'exil: **Emmanuel Mbolela**, *Réfugié*, Montreuil, Libertalia 2017, 264 p.
- 5 *La république des Escartons... autonomie communale dans le Briançonnais du Moyen-Âge à la Révolution française*, Boîte à Outils Editions 2013. Disponible sur infokiosques.net
- 6 **Samir Amin**, *L'accumulation à l'échelle mondiale*, Paris, Anthropos 1970, 592 p.
- 7 Voir l'histoire de l'indépendance d'Haïti, contraint de favoriser la France dans ses échanges économiques et obligé de payer une dette jusqu'en 1952: **Louis-Philippe Dalember**, « Haïti, la dette originelle », in *Libération*, 25.03.2010.

Désobéissance

Venezuela Une Église engagée pour la démocratie

Rafael Luciani, Caracas (Venezuela)
professeur de l'Université catholique Andrés Bello

POLITIQUE

Une vague de contestation secoue l'Amérique latine depuis l'automne passé : Équateur, Chili, Argentine, Bolivie... Partout est dénoncée la corruption des gouvernements. Au Venezuela, où la crise sociopolitique et humanitaire remonte à 2014 déjà, l'Église s'est positionnée dès le début du côté des opposants. Cette nouvelle forme d'ingérence politique a trouvé son nom : la neutralité positive. Les explications d'un expert épiscopal.

Le 8 juin 2017, le pape déclarait personnellement aux membres de la présidence de la Conférence épiscopale du Venezuela: «Par la voix des évêques du Venezuela, résonne aussi la mienne.» Cette reconnaissance de François se fonde sur le discernement et les décisions des évêques locaux qui connaissent la réalité du terrain, et non sur ce que Rome peut penser, de loin, de cette réalité. Une manière de faire pontificale assez inédite.

Rafael Luciani enseigne aussi à l'École de théologie et ministère du Boston College. Il est membre de l'équipe théologique pastorale du Conseil épiscopal latino-américain (CELAM).

Les quatre conditions du Vatican

Après un processus de facilitation entre le gouvernement et l'opposition, le Vatican rendait publiques, le 2 décembre 2016, les quatre conditions devant accompagner une véritable négociation avec le gouvernement: «des élections, la restitution de l'Assemblée nationale, l'ouverture d'un couloir humanitaire et la libération des prisonniers politiques».

Quelques mois plus tard, le 29 avril 2017, le pape expliquait que le dialogue n'avait pas abouti parce que ces propositions n'avaient été acceptées ni par l'opposition politique - qui à ce moment-là manquait d'unité politique et de stratégie - ni, fondamentalement, par le gouvernement, dont il décrivait le manque de sérieux et de cohérence comme un «oui, oui, mais non, non». Face à la répression féroce des protestations de la population, le pape faisait «appel au gouvernement afin qu'il évite toute forme de violence ultérieure, que soient respectés les droits de l'homme et que soient trouvées des solutions négociées à la grave crise humanitaire, sociale, politique et économique qui sont en train d'exténuer la population». Le lendemain, dans son message dominical *Urbi et Orbe*, il diffusait et questionnait «la situation au Venezuela, avec de nombreux morts, blessés et détenus», défendait les «droits humains» et exhortait à trouver «des solutions négociées à la grave crise humanitaire».

Parallèlement à ces prises de positions publiques, François s'est aussi activé sur le plan diplomatique. Il avait déjà rencontré Susana Malcorra, ministre des Affaires étrangères argentine du nouveau gouvernement de Mauricio Macri, afin d'obtenir une déclaration conjointe des gouvernements argentin, brési-

lien, chilien, colombien, costaricain, péruvien, paraguayen et uruguayen sur la crise vénézuélienne. Une réunion qui en provoqua une autre, dans le cadre de l'exercice silencieux de la diplomatie du Vatican, et qui par la suite inspirera la création du Groupe de Lima.¹

Mobilisation de l'Église locale...

Précédemment, le 2 avril 2014, soit près de deux mois après le début des manifestations massives, la Conférence épiscopale vénézuélienne (CEV) affirmait sa position, publiquement et officiellement, par un communiqué titré *Responsables de la paix et du destin démocratique du Venezuela*. Les évêques commençaient leur analyse par une prémisses très claire: «La cause fondamentale de la crise actuelle est la prétention qu'ont le parti officiel et les autorités de la République de mettre en œuvre ledit Plan de la patrie (*Plan de la Patria*), derrière lequel se cache la promotion d'un système de gouvernement de type totalitaire.» Afin d'imposer ce modèle totalitaire, basé sur la logique de la pensée unique et excluant tout autre modèle sociopolitique, on a procédé à «des restrictions aux libertés d'information et d'opi-

nion»; «l'insécurité juridique et citoyenne» ont augmenté; et on a promu «les attaques contre la production nationale». Tout ceci sous le poids d'une «répression brutale de la dissidence politique».

Les choses ensuite ont été de mal en pis. Face à la décision du Tribunal suprême de justice d'éliminer l'Assemblée nationale, l'épiscopat déclarait: «[On] ne peut pas céder à la passivité, à la lâcheté ou au désespoir. On doit défendre nos droits et les droits d'autrui. Il est temps de se demander sérieusement et de façon responsable si, par exemple, la désobéissance civile, les manifestations pacifiques, les réclamations justes adressées aux pouvoirs publics nationaux ou internationaux, ainsi que les protestations civiles ne seraient pas devenues des options valides et opportunes.»

La Conférence des religieux et religieuses du Venezuela s'élevait pour sa part contre «le manque d'autonomie entre les cinq pouvoirs publics: exécutif, législatif, judiciaire, électoral et citoyen». Elle soulignait «l'indolence du gouvernement national face à la situation critique que vit notre peuple, démontrant une fois de plus qu'il ne s'intéresse qu'à se maintenir au pouvoir» dans un contexte de «dictature imminente». Le chemin immédiat vers une sortie de la crise, ajoutait-elle, exige l'accomplissement de trois conditions: «le respect de l'État de droit, la séparation des pouvoirs, la légitimité du Parlement».

Trois jours plus tard, la Compagnie de Jésus au Venezuela rendait publique à son tour sa position officielle dans sa revue *SIC* du Centro Gumilla: «Nous sommes confrontés à une dictature, comme citoyens et comme chrétiens», laquelle se paracheève par «les décisions assumées

8 juin 2017: le pape reçoit en audience privée la présidence de la Conférence épiscopale vénézuélienne.
© ServizioFotografico/CPP/CIRIC



Désobéissance

Venezuela Une Église engagée pour la démocratie

par le Tribunal suprême de justice (...) qui suppose un coup d'État flagrant et démasque définitivement le gouvernement en tant que dictature». Et d'ajouter, en résonance avec la demande du pape, que la solution à la crise passe par les conditions suivantes: «la démocratie avec élections, la libération de tous les prisonniers politiques, la pleine reconnaissance de l'Assemblée nationale, l'ouverture à l'aide humanitaire internationale et l'enterrement de ce modèle inepte qui menace la vie de toute la population».

...et des évêques du continent

À ce mouvement ecclésial vénézuélien se joignirent au printemps 2017 différentes Conférences épiscopales latino-américaines: panaméenne, puis colombienne, équatorienne, uruguayenne, chilienne et bolivienne.

Une nouvelle expression de la collégialité ecclésiale se manifesta en mai 2017, à San Salvador, lors de la 36^e Assemblée ordinaire du Conseil épiscopal latino-américain (CELAM). Toutes les Églises locales d'Amérique latine et des Caraïbes décidèrent, à l'unanimité, de prendre position face à la situation du Venezuela et de dénoncer le fait que «la pénurie d'aliments, de médicaments et de libertés devient insoutenable». Dernière prise de conscience ecclésiale internationale, qu'on ne peut ignorer, le communiqué publié par l'Asso-

ciation des Universités confiées à la Compagnie de Jésus en Amérique latine (AUSJAL). Il condamnait «les actes de répression que le gouvernement exerce sur ceux qui sortent légitimement dans la rue pour manifester leur mécontentement».

Le nouvel appel du Vatican

Face à toutes ces prises de position internationales, le 13 mai 2017, peu avant de célébrer la messe solennelle à Fatima, le secrétaire d'État du Vatican, le cardinal Pietro Parolín, déclarait à nouveau que «la solution à la grave crise vénézuélienne [sont] les élections». Toute élection suppose un changement de gouvernement ou une transition politique. Cela demande, précisait-il, «beaucoup de bonne volonté, à commencer par celle du gouvernement».

Trois mois plus tard, le 4 août 2017, le pape diffusait un nouveau communiqué extrêmement vigoureux par l'intermédiaire de son secrétaire d'État, déclarant: «Le Saint-Siège demande à tous les acteurs politiques, et en particulier au gouvernement, d'assurer le respect total des droits de l'homme et des libertés fondamentales, ainsi que de la Constitution en vigueur; d'empêcher ou de suspendre des initiatives en cours comme la nouvelle [assemblée] constituante qui, au lieu de favoriser la réconciliation et la paix, fomentent un climat de tension et d'affrontement qui hypothèque l'avenir; de créer les conditions pour une solution négociée conformément aux indications exprimées dans la lettre du secrétaire d'État de décembre 2016, en tenant compte de la grande souffrance du peuple à cause des pénuries d'aliments et de médicaments ainsi que le manque de sécurité».

Après les élections de 2019

C'est dans ce climat dramatique qu'a été «réélu», en mai 2018, le président en exercice Nicolas Maduro, lors d'élections présidentielles anticipées, auxquelles certains partis d'opposition, ayant été inhabilités par le gouvernement, n'ont pas pu se présenter. Un processus électoral non reconnu, tant par la communauté nationale qu'internationale.

Le mandat de Maduro aurait donc du s'achever en janvier 2019. Face à son refus, et conformément aux règles établies par la Constitution du pays, le président du Parlement Juan Guaido a pris en charge les fonctions du pouvoir exécutif le 23 janvier 2019. Il a juré devant le peuple qu'ils lutteraient ensemble, de façon pacifique, afin de générer les conditions nécessaires à une transition démocratique.

Soutenu par plus de 60 pays, Guaido a demandé la tenue de nouvelles élections supervisées par la communauté internationale et l'entrée au pays de l'aide humanitaire. Des exigences clairement exprimées au préalable par la Conférence épiscopale vénézuélienne dans son exhortation du 9 janvier 2019, intitulée *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (Mt 25, 40)*. Le Parlement, a-t-elle déclaré, est l'unique pouvoir ayant été élu par le suffrage populaire, libre et direct, et il doit agir en conséquence comme le dicte son mandat.

Après cette exhortation, une marche massive a eu lieu à Caracas, accompagnée de manifestations dans les principales villes du pays. Le mouvement a débuté dans les zones populaires, les plus touchées par ces années de crise humanitaire et par la répression brutale des forces policières de l'État,

qui a eu pour résultat un nombre élevé de prisonniers et de torturés et plus de 5000 exécutions extrajudiciaires - selon le rapport de la Haute commissaire aux droits de l'homme de l'ONU, Michelle Bachelet.

Au milieu de ces critiques d'universitaires et de politiques latino-américains, le pape a insisté à nouveau, le 7 janvier 2019, dans son *Discours aux membres du Corps diplomatique accrédités auprès du Saint-Siège*, pour que «soient trouvés des moyens institutionnels et pacifiques pour résoudre la crise politique, sociale et économique, des moyens qui permettent avant tout d'assister ceux qui sont éprouvés et d'offrir à tout le peuple vénézuélien un horizon d'esérance et de paix».

Une géopolitique pastorale cohérente

Le cardinal Baltazar Porras (l'un des plus proches collaborateurs du pape) souligne alors le 8 février 2019, lors d'une entrevue en Argentine, qu'«il y a une unité de critère et d'action pleine et totale et un rapprochement entre le Vatican et les évêques vénézuéliens». Toutes les actions et positions de l'Église dans ce processus sociopolitique ont été le fruit d'une action collégiale et d'une communication constante entre le pape, les évêques et les fidèles catholiques vénézuéliens.

Le même jour, le cardinal Pietro Parolin, secrétaire d'État du Vatican, déclare sur une chaîne de télévision italienne que «l'attitude du Saint-Siège est une neutralité positive, non pas l'attitude de ceux qui s'assentent à la fenêtre et observent de manière presque indifférente. Cela consiste à être au-dessus des parties afin de surmonter le conflit».

Désobéissance

Venezuela

Une Église engagée pour la démocratie

Que signifie ce terme dans la géopolitique pastorale de François? Contrairement aux postures du Mexique et de l'Uruguay, qui se sont déclarés « neutres » en faisant référence au principe de non-ingérence, le Vatican a décidé d'ajouter l'adjectif « positif », afin d'établir que sa position n'est ni celle de la doctrine Estrada, suivie par la politique extérieure mexicaine, ni celle de la chancellerie uruguayenne, qui prône un nouveau dialogue.

La diplomatie vaticane tend à proposer des actions positives, afin de régler des conflits, d'induire des changements politiques réels visant à prévenir le sang et les morts lors de crises humanitaires.

Ensuite, il s'agit d'un terme spécifiant la dynamique propre de la diplomatie vaticane. Celle-ci n'agit pas en fonction des déclarations publiques immédiates, ni des qualifications politiques des régimes, mais elle tend à proposer des actions positives, afin de régler des conflits, d'induire des changements politiques réels visant à prévenir le sang et les morts lors de crises humanitaires. Cela inclut dans le cas présent des conversations avec les acteurs internationaux ayant une influence sur le destin du Venezuela, à savoir, Cuba, les États-Unis, la Russie et la Chine.

Parmi les autres actions, signalons encore la lettre du 7 février 2019 adressée à Maduro par François, qui

signe en tant que chef de l'Église et chef de l'État du Vatican, mais dans laquelle il lui donne du *Monsieur*, ne lui reconnaissant donc pas le statut de président.

Il y a eu de nombreuses autres déclarations et prises de position d'acteurs ecclésiastiques importants. Comme celle, plus récente, du 17 septembre 2019, d'Arturo Sosa sj, supérieur général des jésuites, né à Caracas, qui demande à Maduro de renoncer et de lancer de nouvelles élections, et qui souligne qu'un « changement de gouvernement et le soutien international durant une transition » sont nécessaires.

En tant que chrétiens, les Vénézuéliens ne perdent pas espoir. Ils savent qu'il y a des gens et des institutions qui travaillent, au niveau national et international, pour un changement dans leur pays. Souvenons-nous des paroles de François au Paraguay: « Les idéologies finissent toujours mal, elles ne servent pas. Les idéologies ont une relation ou incomplète ou malsaine ou mauvaise avec le peuple [parce que] les idéologies ne prennent pas en compte le peuple. »² ■

(traduction Jean-Noël Pappens)

1 Le Groupe de Lima a été créé le 8 août 2017. C'est un organisme multilatéral composé des représentants de pays américains, qui cherche à établir une sortie pacifique de la crise au Venezuela.

2 *Rencontre avec les représentants de la société civile. Discours du Saint-Père*, Stade León Condou de l'École San José, Asunción (Paraguay), samedi 11 juillet 2015.

Désobéissance

De l'enfant roi aux enfants juges

Dalibor Frioux, Paris
écrivain, philosophe

ESSAI

Lorsqu'une forêt brûle, c'est toute la faune qui surgit des fourrés, détale, rampe, saute, ignore les préséances, la prudence, le camouflage. Le chevreuil, le sanglier, le lapin, la pie, la belette, les insectes se massent dans le désordre d'un exil forcé, le poil roussi ou l'antenne grillée, à mesure que progresse le brasier et que s'écroulent les arbres dans des craquements désespérés. Aujourd'hui, c'est notre futur lui-même qui brûle. Tous les spécimens qui y étaient hébergés sortent en trombe, hirsutes, calcinés. Parmi eux, nos enfants.

Dalibor Frioux fait partie du *think tank* de Terra Nova, lié aux questions écologiques. Il a co-fondé en 2018 le Prix du roman d'écologie (France). Cet écrit est un condensé de l'article paru originellement dans la revue *Études* (n° 4262, juillet-août 2019), à laquelle il collabore régulièrement.

Les cendres ont vieilli leurs visages, blanchi leurs cheveux, durci leurs voix. La chaleur a failli les embraser, à moins qu'une branche de cent kilos ne les ait assommés net. À la façon des morts sortant de leurs tombes dans les films d'horreur, nous les voyons envahir notre présent.

Nous voilà tout à coup trop contemporains les uns des autres, obligés de partager notre salle de bains, notre pelouse, nos gymnases. Nos propres enfants sont des réfugiés climatiques qui tambourinent aux

portes de nos chambres à coucher. Mais ce ne sont pas des réfugiés comme les autres. Ce sont les générations futures, rien de moins. Celles qui ponctuaient tout rapport gouvernemental depuis des décennies, tout sommet sur la paix, sur le climat, sur l'intelligence artificielle, sur la culture, sur l'alimentation, sur les transports.

Délocaliser la vertu

Pas une idée qui ne soit proposée ou réalisée sans les mentionner, les chérir, leur rendre hommage. Elles étaient nos témoins de moralité, nos garants, l'avenir de l'espèce humaine. Les membres grisonnants du cercle de la raison avaient poussé loin l'art de pratiquer la ventriloquie, de parler paternellement pour elles. Comme pour les morts, il ne fallait en dire que du bien et les prendre en exemples.

Ces adultes en titre le pouvaient, car le futur avait ce grand tact de ne jamais advenir. Et, par bonheur pour l'économie, les enfants devenaient jusqu'ici des adultes conformes aux canons de l'époque. Parler pour les générations futures, c'était parler pour des générations toujours muettes, les idiots absents des politiques climatiques. C'était délocaliser la vertu dans un futur où l'on projette son meilleur moi. L'important, c'était d'essayer, de tendre, de s'efforcer, d'y penser. Le futur était une chambre de dégrisement, un monastère où l'on se convertirait après avoir sucé toute la moelle du présent. Dans ce bel édifice, il était partout écrit *Espoir*.

Attention, toutefois, les enfants s'y connaissent mieux que nous en espérance. Dans *Le porche du mystère de la deuxième vertu* (1911-1912), Charles Péguy en fait un long éloge. L'espérance, vertu mineure, petite sœur de la foi et de la charité, expli-

Désobéissance

De l'enfant roi aux enfants juges

que leur miraculeux sommeil. Car dans le bonheur de l'espérance enfantine, il y a un futur qui va de soi, un lendemain toujours neuf.

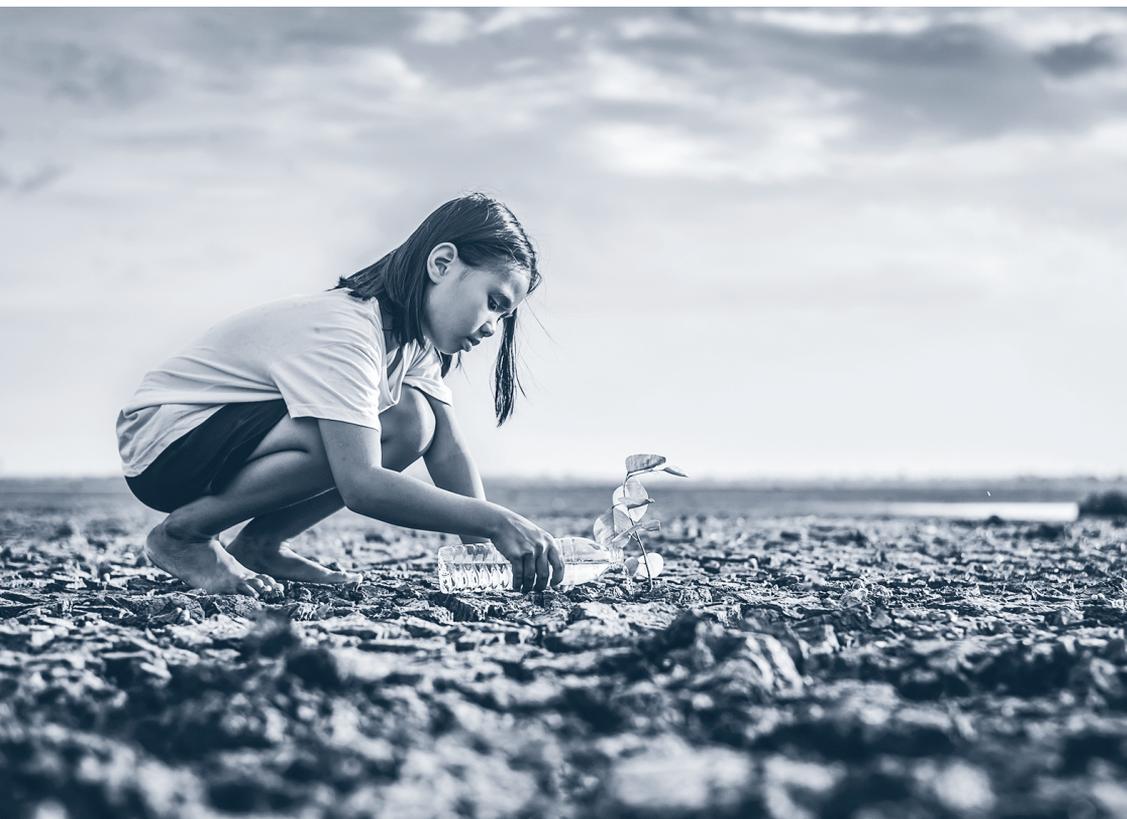
Mais voilà : la crise écologique la leur a volée. C'est chaque matin un monde de moins en moins neuf qui se fait jour. Un monde qui se laisse de moins en moins réparer par la sagesse de la nuit, le respect de la création ou de la nature. Cette vertu a été dévorée par de pâles ersatz nommés *progrès* et *croissance*, avec force matière, décors, objets et réseaux. Une expulsion d'une vertu

naturelle et sa mue en croyance de masse, administrée, enseignée, industrialisée. Le produit intérieur brut à la place du bonheur. L'avidité collective à la place de l'espérance du cœur.

Un nouveau lien à la nature

Sauf exception, nos enfants ne sont pourtant pas des amoureux de la nature. Ils n'ont pas eu d'extases panthéistes. Ce sont de jeunes urbains qui s'insurgent, plutôt favorisés et éduqués, toujours quelque peu enfants rois. Plongés dans un paysage, ils seraient sans doute incapables de citer plus d'une poignée de sortes d'arbres, de plantes, d'insectes, sans parler des détails de leurs structures. Un des symptômes majeurs de notre éloignement de la nature est que nous sommes à court de mots pour la décrire, contrairement aux grands naturalistes des XVIII^e et XIX^e siècles.

© Adobe Stock/
Palidachan



Nos enfants l'ont prévisionnée infiniment plus qu'ils ne pourront jamais la rencontrer ni la vivre. Calés dans leurs canapés, ils en ont digéré dès l'enfance un *best of* sur écran, auprès duquel une promenade en forêt semble bien morne et bien lente. La splendeur numérique des images des montagnes, des fonds sous-marins ou des jungles a sans doute entretenu l'illusion de la pérennité des paysages ou, pire encore, a suggéré que la carte postale était dans la boîte et qu'on pouvait massacrer et passer à autre chose. La préservation de la nature a été confondue avec sa captation sans faille.

Quand on prive quelqu'un de son futur, on le prive du sens de son travail, de son couple, des vertus de sa semence ou de ses ovules. On le prive de l'envie, voire de la nécessité, de grandir, de se construire.

Ces jeunes urbains qui se mobilisent au niveau mondial se sont soudain aperçus d'une chose : à force d'abîmer la nature, de la donner en pâture, de la déréaliser, c'est la vie en ville elle-même qui devient impossible. Dans son îlot de chaleur, le citadin est aussi sensible à la température, à l'air et à l'eau qu'à la pression de la foule dans le métro. Via le climat, la nature ne reste plus l'abstraction qu'elle est devenue, elle fait partie de la « qualité de vie » en ville.

De ce fait, ces jeunes militants ont un lien avec la nature bien plus pragmatique. La nature est un ensemble de « services écosystémiques », de taux de particules fines, de millions de mètres cubes de banquise, de centimètres supplémentaires de mer, de nombre de réfugiés climatiques, de degrés de température par rapport à l'ère pré-industrielle. En second lieu, elle est

un ensemble de paysages, de spots, d'icônes animales à défendre, de terrains de jeux et d'imaginaires à préserver. Ce lien n'est plus très poétique, mais symbiotique, ludique et dramatique. Et il crée les ferments de la révolte mieux qu'un culte de Dame Nature à l'ancienne.

Voilà donc qu'une Suédoise d'à peine seize ans nous dit, sans sourire ni gêne : « Je ne veux pas que vous soyez pleins d'espoir, je veux que vous paniquiez ! » On lui a pris l'espérance enfantine, elle nous interdit l'espoir officiel des adultes. En insistant bien : « Je veux que vous ressentiez la peur que je ressens tous les jours. » Vous volez le futur de vos enfants, dit-elle encore. Ce n'est pas qu'une image. Quand on prive quelqu'un de son futur, on le prive du sens de son travail, de son couple, des vertus de sa semence ou de ses ovules. On le prive de l'envie, voire de la nécessité, de grandir, de se construire.

Un monde intransmissible

Dans *La crise de l'éducation*,¹ Hannah Arendt écrivait en 1954 que l'enfant a « besoin d'être tout particulièrement protégé et soigné pour éviter que le monde puisse le détruire (...). Ces quatre murs à l'abri desquels se déroule la vie de famille constituent un rempart contre le monde et en particulier contre l'aspect public du monde. Ils délimitent un endroit sûr sans lequel aucune chose vivante ne peut prospérer. » Elle en concluait que c'est sans doute la raison pour laquelle les enfants de parents célèbres tournent mal.

Nous sommes ces parents célèbres. Célèbres pour appartenir aux quelques générations sur le point de détruire les conditions de possibilité de l'expérience humaine telle que nous la connaissons depuis Homère, Abraham ou Confucius. Célèbres

Désobéissance

De l'enfant roi aux enfants juges

pour avoir agi de façon à menacer non seulement l'agora mais aussi l'*oïkos*, le foyer protecteur. Célèbres pour avoir supprimé la « sécurité de l'obscurité » nécessaire à la maturité du vivant, pour avoir surexposé et envahi la planète, pour l'avoir remplacée par un artefact humain, trop humain.

Nous avons enfermés nos enfants dans un monde exclusivement humain, économique, industriel, un monde où la distinction entre adultes et enfants s'est dissoute dans la catégorie de consommateur, le cli-vage entre nature et culture dans l'impératif de production. Dans ce monde, la vie individuelle ne compte pas, ou si peu, en tant qu'elle est naissante ou mourante, fragile, liée à l'ensemble de la nature et de la société. Peu importe le soubassement biologique. Le domaine public, trop public, ne retient que des indicateurs, des rapports de force, des statistiques.

La catastrophe environnementale en cours est donc la continuation d'une gigantesque crise de la transmission entre les générations. À chaque génération, le fait de la natalité devait nous permettre de « renouveler un monde commun ». Or nous avons mis au point un modèle de monde non renouvelable, à la fois physiquement et moralement, car indéfendable. Un monde intransmissible, à l'image de ces déchets nucléaires dont la dangereuse longé-

vité déborde toute échelle historique connue. C'est à présent l'enfant qui se sent tenu de protéger le monde, et le monde qui a besoin d'être soigné pour éviter que l'enfant ne le détruise !

Les soupçons à notre rencontre

Aucune génération ne pourra renouveler les prélèvements naturels opérés depuis l'après-guerre et les croyances collectives qui allaient avec. Ce fut un bouquet final. La fascination des politiques pour les performances économiques des Trente Glorieuses concerne une période sans précédent dans l'Histoire. Pour être cohérent, ce vain espoir devrait s'accompagner de l'attente d'une nouvelle guerre mondiale, qui relancerait la croissance. Car, pas de doute, une fois advenu l'effondrement écologique, nous retrouverons une croissance à deux chiffres. On se demande même s'il n'y a pas chez les économistes classiques un désir de catastrophe plus ou moins conscient, celle-ci offrant les meilleures conditions pour que se vérifient leurs théories. Quand tout manque, quand les besoins vitaux doivent être satisfaits, le produit intérieur brut retrouve ce sens d'hymne à la joie qu'il a perdu dans nos sociétés postindustrielles.

Voilà ce qui serait transmis implicitement à nos enfants : la mission de conduire la guerre mondiale qui relancera la croissance. La mission de chuter aussi profond qu'il faudra pour rebondir. Une immense destruction créatrice. Voilà ce qu'ils sentent, voilà ce dont ils ne veulent pas. C'est un premier soupçon à notre rencontre.

Ce que dit Hannah Arendt de la crise de l'autorité peut donc se dire encore davantage de la crise environnementale, et il y a peut-être un lien à trouver entre la perte d'autorité



© Adobe Stock/
Wirestock

des adultes et l'abandon de la biosphère: « C'est comme si, chaque jour, les parents disaient: « En ce monde, nous ne sommes pas en sécurité chez nous; comment s'y mouvoir, que savoir, quel bagage acquérir sont pour nous aussi des mystères. Vous devez essayer de faire de votre mieux pour vous en tirer; de toute façon, vous n'avez pas de comptes à nous demander. Nous sommes innocents, nous nous lavons les mains de votre sort. »

Effectivement, ces générations déjà célèbres sont innocentes. Et même candides. Elles ont cru bien faire. Les élites vieillissantes ont toujours bien du mal à renoncer aux totems de la consommation que sont la voiture individuelle, la grande maison, l'avion à volonté, le plat cuisiné et carné. Car cela leur a réussi en tout. Leur espérance de vie a bondi, les femmes ont enfin renversé l'éternelle domination masculine, les droits des minorités ont été reconnus comme jamais, le monde continue d'éviter une Troisième Guerre mondiale. Ils ont fait tout cela

Désobéissance

De l'enfant roi aux enfants juges

de bonne foi, pour se revancher de l'Histoire, reconverter dans la paix les inventions de temps de guerre, se régaler pour eux-mêmes et pour le bien supposé de l'enfant roi. Ils veulent rester célèbres pour cela. Il y avait certes une liberté de trop là-dedans, celle de polluer la planète, mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, et personne n'est parfait.

Les enfants juges sentent pourtant que la crise climatique s'apprête à reprendre un à un tous les progrès sociaux acquis à force carbone : espérance de vie en déclin, maisons rabougries, avion honteux, viande irresponsable, retour des autoritarismes, conflits menaçants autour des ressources. Les plus curieux comprendront même que le confort dans lequel ils ont toujours baigné est un héritage des guerres, et que c'est en apprenant à vaincre l'ennemi que les adultes ont appris à saccager le vivant. Les plus inquiets s'apercevront qu'en les faisant naître dans un monde surpeuplé et vorace, leurs parents ont ajouté au problème. Les plus critiques se demanderont si ces progrès sociaux n'auraient pas pu être atteints sans une telle débauche matérielle, par un simple souci de justice et d'équité. C'est l'omelette à son tour qui se casse. Deuxième soupçon.

Pire encore, nos enfants juges ne nous reprochent plus ni d'être innocents, ni d'être coupables. Ils savent que nous savons. Ils se demandent

désormais si nous n'aurions pas pris notre parti du mal, de la fin du monde, afin d'en jouir autant que possible. Avant, sans doute, de prendre parti pour le mal. Comme l'écrit le psychanalyste Pierre-Henri Castel dans son essai *Le mal qui vient*² : « C'est maintenant ou jamais qu'on peut jouir de façon paisiblement destructrice des ultimes beautés du monde. Peut-être même faut-il en précipiter l'appropriation effrénée, la consommation gloutonne, car les voluptés qu'on peut encore en tirer ont de moins en moins d'avenir. »

Un magistère des enfants

Ce troisième soupçon, le soupçon de trop, ouvre le procès. Les enfants juges reprochent aux adultes en place de prendre secrètement plaisir à la perspective d'un chaos climatique. Plaisir d'assister, mais de loin, à un terrible ouragan, plaisir égoïste d'une génération aux bonheurs advenus et dépensés. Ressort caché de leur inaction. Nous sommes là à rebours de l'effet dissuasif. Plus la catastrophe devient probable, moins l'humanité s'élève au-dessus d'elle-même dans un sursaut salvateur. Au contraire, elle se divise, se goinfre et s'abaisse.

Qu'il est bon de vieillir et de voir fondre sur les nouvelles générations une apocalypse scientifiquement démontrée ! Avec cette douce certitude d'avoir goûté le meilleur de la condition humaine, soulagé de cette jalousie du vieillard à l'égard des bien-portants demeurant dans la lumière de la vie. Après moi, le climat ! La jeune Suédoise, toujours : « Vous n'êtes pas assez matures pour dire les choses comme elles sont. Même ce fardeau, vous nous le laissez à nous, vos enfants. [...] Nous ne pouvons pas résoudre une crise sans la considérer comme une crise. »

Greta Thunberg est encore trop gentille, et on l'entendra bientôt s'écrier : « Vous avez décidé d'être les derniers à jouir de la vie sur Terre, vous nous avez sacrifiés et vous allez devenir de plus en plus lâches. » C'est un incroyable exercice de pédagogie inversée : un magistère des enfants, et plus précisément des jeunes filles. Car c'est une autre jeune fille, de 12 ans, Severn Cullis-Suzuki, qui avait déjà parlé devant les gouvernements au sommet de Rio de 1992. Elle ne souriait déjà plus, était plus jeune, plus photogénique, plus sociale et plus percutante que sa collègue suédoise : « Perdre mon avenir, ce n'est pas comme perdre une élection ou quelques points en bourse. » Elle disait aussi : « Si vous ne savez pas réparer quelque chose, arrêtez de le casser ! » Comme sa collègue, elle pointait le fossé entre le savoir scolaire et le monde géré par les adultes. « Ce que vous faites me fait pleurer la nuit ! Vous dites à vos enfants que vous les aimez, mais faites en sorte que vos actes correspondent à vos paroles ! » Ce sont les mêmes adultes qui, à la fois émus et condescendants, applaudissent longuement le speech qui laissent le monde dériver jusqu'à nos jours.

Œdipe et Narcisse revus

Pour continuer à frapper en vain les esprits, nous pourrions songer à un climatologue en pleurs, à une grand-mère de 99 ans, à une femme africaine entourée de ses sept enfants ou à un sidérurgiste indien repent. Avons-nous le temps d'écrire tant de versions de notre apocalypse profane ? Ce chœur tragique n'est déjà plus celui qui met en garde le héros, mais celui qui annonce à Œdipe que, quels que soient ses choix, il tuera son père et couchera avec sa mère. Après tout, ce dioxyde de carbone que nous combattons est aussi celui que nous expirons de nos poumons

à chaque minute. Toute l'ambiguïté de notre position face au réchauffement climatique tient à ce qu'il est la preuve gratifiante de notre existence et de notre puissance sur la nature. C'est notre réchauffement bien-aimé.

Qui a vraiment envie de briser un tel miroir narcissique, fleuron de tout un art de vivre et rouage de nos économies ? Certainement pas ceux qui l'ont chéri et poli. Que ce soit le tour de nos enfants de briser le miroir, de s'insurger collectivement témoigne du degré atteint par la crise. Des mineurs, des sujets pré-politiques ne devraient pas avoir ainsi à parler, à contrer la pulsion de mort d'un monde devenu trop plein : ils devraient plutôt rester insouciantes et confiantes. Les entendre, c'est entendre une accablante prosopopée.

Mais si la leur ne porte pas, quelle parole faudra-t-il encore inventer avant que la nature ne se prononce sans appel ? Celle des animaux, des extraterrestres, des insectes, des revenants, des objets, des villes, d'un oracle ? Le plaidoyer écologique vait-il simplement devenir un nouveau genre littéraire, une épreuve de fin d'année dans toutes les écoles ? Les enfants furent longtemps notre alibi pour une société d'excès, ils sont devenus nos juges. Il est temps pour nous de redevenir des personnes majeures. ■

1 Hanna Arendt, « La crise de l'éducation », in *La crise de la culture*, traduction française Paris, Gallimard, 1972.

2 Pierre-Henri Castel, *Le mal qui vient*, Paris, Cerf 2018, 126 p.

Désobéissance

Les limites de l'objection de conscience

Samia Hurst, Genève
bioéthicienne et médecin

MÉDECINE

À quel moment un médecin (ou un infirmier, un psychologue...) peut-il avancer l'objection de conscience pour refuser de pratiquer une intervention qui heurterait sa morale? Est-ce là désobéir à ses obligations? Peut-il imposer ses convictions sans tomber dans l'abus de pouvoir? La question renvoie aux devoirs de la profession et est cadrée en Suisse par une législation précise qui permet de relever les cas étiquetés à tort d'« objection de conscience ».

Le premier document écrit d'éthique professionnelle dans la culture occidentale est le serment d'Hippocrate. Parmi les composantes centrales de la morale hippocratique, certains préceptes ont survécu à l'épreuve du temps et ont accompagné depuis lors la médecine au travers de tous les contextes dans lesquels elle a été pratiquée. Le premier, et le plus connu, est *D'abord ne pas nuire*. N'intervenir que quand on peut espérer faire plus de bien que de mal est resté la première règle de la médecine.

Dès ses origines, la médecine a disposé d'outils puissants. Les premiers médicaments portent un nom, *pharmakon* - qui a donné la pharmacie -, qu'ils partagent avec les poisons. Les premiers médecins, les premiers malades ... et leurs ennemis (!) ont pu se rendre compte assez vite que ces *pharmakon* pouvaient être utilisés autant *pour* les patients que *contre* eux. Comment faire confiance au médecin, sachant que votre ennemi peut le payer plus grassement que vous pour vous achever? Sans un engagement fort et visible de la médecine, c'est impossible. Le *bien prioritaire* des patients est ainsi devenu un précepte fondateur et indispensable de la pratique médicale, pour que les malades puissent se confier aux médecins. Et voilà pourquoi il faut de tout temps et très visiblement s'assurer qu'il soit respecté.

D'autres règles, comme le secret professionnel ou l'interdiction d'avoir des rapports sexuels avec ses patients ou leurs proches, ont aussi survécu jusqu'à nos jours.

Prévenir les abus

Le point commun entre ces principes? Ils interdisent les abus de pouvoir sur des patients vulnérables. Car comme d'autres professions, la médecine s'exerce au service de plus fragile que soi. Le résumé le plus essentiel de l'éthique médicale pourrait donc être formulé comme suit: « Tu n'abuseras pas du pouvoir requis pour exercer ton art. »

L'interdiction d'utiliser les outils de la médecine *contre* ou *autrement que pour* le bien des patients conduit à une série de restrictions autour de l'engagement de la profession médicale. On peut citer les interdictions de participer à la torture,¹ à la peine de mort, à la détention de prisonniers politiques en milieu psychiatrique,² à l'alimenta-

Samia Hurst est professeur à la Faculté de médecine de Genève et directrice de l'Institut éthique, histoire, humanités. Elle édite la revue *Bioethica Forum*, le journal suisse d'éthique biomédicale.

tion forcée de personnes capables de discernement.³ Ou encore de la pratique d'interventions inutiles pour le patient dans le seul but de gagner de l'argent ou du prestige.

Ce fondement de l'éthique médicale est important pour comprendre l'objection de conscience et ses limites. Que faire, en effet, lorsque le médecin n'est pas d'accord avec la décision de son patient? C'est son droit le plus strict d'avoir des convictions personnelles et des priorités morales différentes de celles de son patient. En revanche, ses engagements professionnels exigent de lui que, dans son attitude d'accompagnement, il ne les impose pas au patient. Si c'est son devoir, en tant que professionnel, de refuser parfois de pratiquer des actes reconnus par sa profession comme incompatibles avec ses engagements, il ne peut en revanche imposer ses convictions personnelles comme si elles étaient celles de sa profession lorsque ce n'est pas le cas.

Le droit à l'objection de conscience est un droit à s'extraire personnellement de la situation, mais pas un droit à barrer la route au patient.

C'est dans ces limites qu'entre le droit à l'objection de conscience: il protège les médecins lorsqu'une intervention médicale heurterait leurs principes personnels et trahirait leur conscience, mais il doit s'exercer dans le cadre des devoirs et des engagements professionnels pour éviter les abus de pouvoir. Un médecin qui s'y réfère ne fait donc pas à proprement parler de la résistance puisqu'il reste dans le cadre de l'obéissance à la loi.

Les limites fixées par la loi

À Genève, la loi sur la santé prévoit implicitement et exactement cette limite. Elle stipule: 1. «Le profession-

nel de la santé ne peut être tenu de fournir, directement ou indirectement, des soins incompatibles avec ses convictions éthiques ou religieuses»; 2. «L'objecteur doit dans tous les cas donner au patient les informations nécessaires afin que ce dernier puisse obtenir, par d'autres professionnels de la santé, les soins qu'il n'est pas disposé à lui fournir»; 3. «En cas de danger grave et imminent pour la santé du patient, le professionnel de la santé doit prendre toutes les mesures nécessaires pour écarter le danger, même si elles sont contraires à ses convictions éthiques ou religieuses».

La conscience du professionnel mérite protection, mais le bien du patient vient avant. Dans les cas les plus classiques d'objection de conscience, l'intervention concernée est *légitime, indiquée et acceptée par le patient*. En d'autres termes, cette intervention, le patient y a droit. Ce droit devra être mis en balance avec le droit d'objecter du professionnel. Lorsqu'on ne parvient pas à faire respecter les deux droits en même temps, par exemple en trouvant un remplaçant pour le médecin, celui du patient prime: l'objecteur doit s'exécuter. Le droit à l'objection de conscience est donc un droit à s'extraire personnellement de la situation, mais pas un droit à barrer la route au patient.

Imaginons un patient opposé aux transfusions sanguines, mais qui aurait besoin d'une intervention chirurgicale lors de laquelle il y a de fortes chances qu'une transfusion soit nécessaire. Imaginons encore que l'équipe médico-soignante ait eu tout le temps nécessaire pour vérifier qu'il s'agit bien pour le patient d'une conviction profonde et que son choix est libre et éclairé. Sans cette intervention, le patient décéderait; avec l'intervention, même

Désobéissance

Les limites de l'objection de conscience

sans transfusion, il aurait une chance de s'en sortir. Cette intervention remplirait donc les conditions énoncées plus haut: elle serait légale, indiquée et consentie par le patient.

On peut comprendre néanmoins que dans une telle situation un membre de l'équipe opératoire refuse de participer à l'intervention et avance l'objection de conscience. Il serait souhaitable dans un tel cas de lui trouver un remplaçant. Mais on comprend facilement aussi que si ce remplaçant ne peut pas être trouvé en temps utile, on ne puisse pas demander que le patient paye de sa vie la protection de la conscience du professionnel!

Dans les cas concrets, les limites de l'objection de conscience sont au fond assez claires. Mais quand ces limites ne sont pas reconnues légalement, le cumul des objections de conscience par des professionnels peut véritablement conduire à des situations d'abus de pouvoir. On assiste ainsi aux États-Unis à la désertification des services d'interruption de grossesse. Qu'un certain nombre de médecins ne souhaitent pas réaliser ce geste n'est pas surprenant, car son statut est controversé, y compris au sein de la profession médicale. D'autres s'y refusent par crainte pour leur sécurité personnelle dans des régions où des groupes militants ont assassiné des professionnels qui pratiquaient des interruptions. Le résultat final est qu'une interven-

tion légale - et parfois nécessaire pour la sécurité de la femme enceinte - est devenue inaccessible en raison du cumul des refus médicaux. Lorsqu'il est ainsi collectif, le refus d'utiliser un moyen de la médecine *pour* le patient devient un abus de pouvoir: ce sont les patientes qui se voient contraintes de payer le prix de la protection des professionnels.

En Suisse, le droit d'objecter est garanti dans les cas d'interruption de grossesse (légalisée sous certaines conditions en 2002) comme pour toute autre intervention mais, comme dans d'autres cas, il est nécessaire qu'un remplaçant soit accessible pour pouvoir exercer ce droit. Pour protéger davantage la conscience des médecins, la loi sur l'interruption de grossesse donne aux cantons l'obligation de désigner les «cabinets et établissements hospitaliers» pouvant pratiquer cette intervention: une ressource alternative doit donc exister partout. (art. 119,4 Code pénal).

Quand il y a illégalité

Si on parle souvent d'objection de conscience lorsqu'un professionnel invoque sa conscience pour refuser un acte, cela peut être à tort. Lorsqu'une intervention est illégale, non indiquée, refusée par un patient capable de discernement, ou plus simplement quand il s'agit d'une intervention à laquelle le patient n'a pas droit, alors il ne s'agit pas au sens strict d'une objection de conscience. Dans ces cas, le médecin peut refuser de pratiquer cette intervention sans s'assurer d'un remplaçant; c'est parfois même son devoir.

Si je demande à mon médecin d'administrer à un membre de ma famille une substance létale pour mettre fin à ses jours, un acte *illégal* en Suisse, et qu'il accepte de le faire, il transgresse le Code pénal. S'il re-

fuse par contre, il n'aura bien sûr pas besoin de s'assurer qu'un collègue accède à ma demande.

Si une autorité demande à un médecin de nourrir de force une personne capable de discernement et qui refuse d'être alimentée, le médecin ne doit pas obtempérer. C'est exactement cela qui s'est produit en 2010 lors de « l'affaire Rappaz ».⁴ Là encore, il ne s'agit pas d'objection de conscience puisque c'est un geste que tout médecin doit professionnellement refuser; il ne saurait donc non plus être question d'exiger de lui qu'il trouve un remplaçant.

Légal mais non indiqué

Autre contre-exemple. Si je demande une intervention thérapeutique dont j'aurais lu le plus grand bien sur Internet, mais qui est *non indiquée*, inutile ou nocive par rapport à ma situation, le médecin qui s'y refuserait appliquerait tout simplement les règles de l'art. Là encore, il n'aura bien sûr pas besoin de trouver un remplaçant qui accéderait à ma demande.

Il ne s'agit pas non plus d'objection de conscience si un patient demande un geste légal mais *auquel il n'a pas droit*. Cette précision est particulièrement importante dans une situation typiquement suisse: les demandes d'assistance au suicide. Assister le suicide d'une personne qui le demande est légal dans notre pays, et cela ne peut se faire que si la personne est en question y consent. Mais cela ne signifie pas que la personne a le droit d'obtenir cette assistance au suicide. Ce point différencie fondamentalement ce geste des interventions médicales qui, elles, font l'objet d'un droit d'accès aux soins. La personne qui demande une assistance au suicide n'est pas considérée comme lésée si elle essuie un refus. Le droit à être assisté est un

droit-liberté: comme la liberté d'expression ou le droit au mariage, il s'agit d'un droit à faire une chose sans entraves, mais pas à en obtenir les moyens. Un médecin peut donc simplement refuser. Il n'a pas besoin de trouver un remplaçant et ne peut jamais être contraint d'accepter.

Il ressort de ces exemples que la législation relative à l'objection médicale s'accorde bien en Suisse aux devoirs de la profession. Elle reconnaît que l'objection de conscience est une protection essentielle dans la pratique médicale, elle protège le droit des professionnels à exercer leur métier sans devoir trahir leurs principes personnels, mais elle protège en premier le bien des patients en prévenant tout abus de pouvoir à leur encontre. ■

- 1 Association médicale mondiale, *Déclaration de Tokyo - Directives à l'intention des médecins en ce qui concerne la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants en relation avec la détention ou l'emprisonnement*, adoptée par la 29^e assemblée médicale mondiale, Tokyo, octobre 1975.
- 2 World Psychiatric Association, *Declaration on Ethical Standards for Psychiatric Practice*, approved by the general assembly, Madrid, 25th august 1996.
- 3 Association médicale mondiale, *Déclaration de Malte sur les grévistes de la faim*, adoptée par la 43^e assemblée médicale mondiale, Malte, novembre 1991.
- 4 B. Gravier, H. Wolff, D. Sprumont, B. Ricou, Chr. Kind, A. Eytan, M. Zimmermann-Acklin, R. Raggenbass, B. Elger, H. Slama, M. Wälti-Bolliger, P. Weiss, T. Bischoff, V. Pezzoli, M. Gauthey, G. Bosshard, P. Giannakopoulos, A. Mauron, P. Suter, J. de Haller, S. Hurst: « L'alimentation forcée est contraire à la déontologie médicale; Une grève de la faim est un acte de protestation – quelle est la place des soignants? » *Bulletin des Médecins Suisses* 2010, 91(39), pp. 1521-5.



CARNIVORES



Carnivores

Manger, ni trop proche ni trop loin

Myriam Vaucher, Vevey
psychanalyste

PSYCHOLOGIE

Manger, un acte essentiel à la vie. Un acte bien étrange toutefois. Mettre dedans ce qui était dehors. Transformer en soi ce qui était de l'autre. Manger brouille les frontières. C'est pourquoi, manger n'est pas seulement affaire de biologie, mais aussi de culture, de religion et, nous ne pouvons plus l'oublier désormais, d'écologie.

Myriam Vaucher pratique la psychanalyse, ainsi que la supervision, individuelle ou de groupe. Elle est co-auteur de *Foi de cannibale! La dévoration, entre religion et psychanalyse*, Genève, Labor et Fides 2012, 400 p. Voir la recension de cet ouvrage sur www.choisir.ch, rubrique livres.

De tout temps et dans toute culture, il s'agit de manger ni trop proche, ni trop loin, comme le rappelle l'anthropologue Mondher Kilani dans *Le goût de l'autre*, un ouvrage qui traite de la métaphore cannibale.¹ Pas trop proche, parce qu'alors les fantasmes cannibales sont à découvert. Pas trop loin, parce que ce qu'on mange doit pouvoir être incorporé. Se distinguer du monde et le reprendre en soi, pour se régénérer, tel est l'enjeu des prescriptions et habitudes alimentaires.

Dans un magnifique roman, Juan José Saer, auteur argentin, raconte qu'avant d'être séparés du monde, les hommes s'entre-dévoraient.² Lorsqu'ils s'en sont distingués, ils ont abandonné cette pratique. «Les Indiens ne parvinrent à se sentir des hommes véritables que lorsqu'ils cessèrent de s'entre-dévorer. Ils ne se mangeaient plus entre eux, ils se tournaient vers l'extérieur. Bien que provenant eux aussi de cet extérieur improbable, ils avaient accédé, non sans peine, à un niveau différent, et même si leurs pieds pataugeaient encore dans la boue originelle, la tête, déjà libérée, flottait à l'air libre du vrai. Cette victoire, cependant, ne donnait pas l'impression, quand on les voyait si anxieux, d'être définitive.»

Pour rétablir la limite entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas, chaque année ils «s'embarquaient dans leurs pirogues, mus par ce désir qui leur venait de si loin, (...) de se distinguer du monde et de devenir à leurs propres yeux un peu plus nets, un peu plus entiers et de se sentir moins empêtrés dans l'improbabilité flasque des choses.» Ils se livraient alors à une fête cannibale, mangeant des hommes qui à leurs yeux ne l'étaient pas tout à fait, puisque d'une autre tribu.

«De cette chair qu'ils dévoraient, de ces os qu'ils rongeaient et suçaient avec une obstination pénible, ils tiraient, pour un temps, jusqu'à ce qu'il se fût de nouveau dégradé, leur être faible et passager. (...) L'anxiété des Indiens devait leur venir de cet arrière-goût archaïque qu'avait, et bien qu'il eu changé d'objet, leur désir. (...) Ils savaient au fond d'eux-mêmes que (...) la seule référence qu'ils avaient pour reconnaître le goût de cette chair étrangère était le souvenir de la leur. Pour retrouver le goût premier et ancien, ils faisaient un immense détour par l'extérieur.»

Carnivores

Manger, ni trop proche ni trop loin

Régression infantile

Ce récit d'une forme ritualisée de cannibalisme nous conduit en un lieu familier des psychanalystes et des religieux, un lieu que les productions imaginaires permettent de retrouver, que l'anthropologie aide à penser. Lieu d'une régression, condition de la régénération, vers où conduisent et reconduisent le rite, l'expérience artistique, la fête ou encore la relation transférentielle dans le processus thérapeutique, parce que vient s'y mettre en scène un vécu en-deçà du conscient et du représentable, un vécu qui doit, autant que possible, rester refoulé ou le redevenir, renvoyant vers des contrées inquiétantes et pourtant si désirables, lieu de l'infantile où surgissent toutes sortes de monstres, d'ogres et de sorcières, qui donnent forme aux fantasmes de dévoration, mais aussi à l'aspiration vers un temps d'avant la distinction d'avec le monde.

Les contes font récit de la terreur d'être mangé, terreur aussi grande que le désir d'être irrésistible, tels Hansel et Gretel si désirables pour la sorcière, comme le Petit Chaperon Rouge éveillant l'appétit du loup ou le Petit Poucet attirant l'ogre friand de chair fraîche. Ces récits convoquent ces fantasmes ... et permettent de s'en dégager. Ils accompagnent le renoncement à la jouissance de rester pris dans cet espace trouble et indistinct, renvoyant vers l'origine, vers un en-deçà, vers un temps

où il n'y a encore ni moi ni autre, un lieu dont nous ne sommes pas distincts, ventre maternel ou jardin d'Eden. Cultures et religions y plongent leurs racines et prennent en charge le pulsionnel sauvage, le monstrueux, le cannibale, pour fabriquer du sens et du lien social, permettant de retourner vers ce lieu sans y rester pris.

Tel le repas cannibale annuel décrit par Saer, moment régénérateur du groupe, le rite sacré a aussi cette position paradoxale de permettre ce qu'il interdit, d'offrir l'éventualité, limitée, cadrée, de violer l'interdit et de s'aventurer dans un lieu où les limites s'effacent, de rencontrer un état possiblement fusionnel, qui ouvre sur l'éventualité de devenir un peu plus homme, un peu plus entier et séparé.

Eucharistie et rencontre amoureuse

La liturgie catholique de l'eucharistie en est un exemple puissant. Elle invite à vivre un moment de folie, où l'inanimé devient vivant, où les frontières s'effacent qui séparent le Ciel et la Terre, les vivants et les morts, moi et l'autre. Dans le rituel eucharistique, le corps du Christ, mangé par les croyants sous la forme du pain, est à la fois celui d'un homme, un semblable, et celui d'un Dieu, un radicalement autre. Le rituel renvoie alors à un temps - passé, présent ou futur - de l'origine, où le divin habite en l'homme, à moins que ce ne soit l'homme qui habite en Dieu.

De ce moment de confusion, où l'on ne sait pas très bien où sont les limites entre l'un et l'autre, ressurgit l'individu régénéré et renforcé dans ses liens à l'autre et au corps social qui les réunit. « Pour un temps, jusqu'à ce qu'il se fût de nouveau dégradé... »

Si l'analogie entre l'eucharistie et le rituel cannibale est parlante, on pense aussi à la rencontre amoureuse, qui permet de se régénérer en se perdant dans l'autre et en donnant naissance à un « nous » contenant deux qui, s'ils peuvent ne faire qu'un, n'en redevienne pas moins deux... et parfois trois!

On pense alors à Adam endormi. Petite mort dont il se réveillera amputé d'une partie de ce qui avait été lui avant qu'il soit Lui. Sexué désormais, face à une autre, face à lui-même comme autre. Et si chaque nuit il ne replongeait pas dans le sommeil, rêvant de ce temps où il n'y avait pas de trace de séparation en lui, où il était l'Adam, tiré de la terre, *adamah*, il perdrait le contact avec la source de la vie, qui peut aussi se révéler être un gouffre.

Des frontières qui évoluent

La distinction de l'homme d'avec le monde n'est jamais définitive, la limite peut s'estomper. Le chemin pour se différencier, pour re-devenir humain, suppose alors de recourir au cannibalisme qui, aussi régressif soit-il, permet de quitter ce lieu analogue à l'espace intra-utérin. Pour se reconstruire en tant qu'humain, il faut manger de l'autre, du non-moi, même si « la seule référence qu'ils avaient pour reconnaître le goût de cette chair étrangère était le souvenir de la leur » (Saer).

Sortir de l'incestueux, c'est retrouver le goût de soi en goûtant de l'autre, tous deux se rencontrant dans le lien qu'ils entretiennent avec le lieu où ils étaient encore pris l'un dans l'autre. Après avoir été tout entier dans le sein de la mère, l'enfant prend en lui le sein. Lorsque celui-ci fait défaut, survient la haine, si nécessaire pour qu'advienne de l'autre, du distinct, du différent.

Aujourd'hui, comme à chaque époque sans doute, et pourtant de façon singulière, manger trop proche et manger trop loin se redéfinissent. Parce que les limites entre humain et non humain encore une fois s'estompent. Parce que l'homme est capable du pire. Parce que l'homme augmenté ne sait plus très bien quand il devient robot. Parce que certains animaux ne sont plus que de la viande produite industriellement, alors que d'autres sont choyés comme des enfants.

Mangeurs de viandes et véganes s'opposent. Les premiers sont soupçonnés par les antispécistes de manger leurs semblables, ou alors de contribuer par leur surconsommation de viande à générer des conditions de production qui dénaturent l'animal. À l'autre extrême, les véganes sont mis en garde par la science - l'une des instances habilitées dans notre société à réguler les prescriptions alimentaires - contre le risque de mourir à petit feu en se privant de vitamines essentielles.

Alors, manger de la viande ou pas? Je n'ai pour ma part pas de « religion » particulière à ce sujet, car le manger proche ou loin ne se concentre pas seulement sur le plaisir à consommer des produits carnés plutôt que des végétaux. Dès mon plus jeune âge, passant une bonne partie de mes vacances à la ferme, j'ai été sensibilisée aux conditions de vie et de mort des animaux; puis aux conditions de production des biens alimentaires en général. Manger le lapin que nous avions nourri et caressé ne me posait pas problème, mon grand-père nous gratifiant d'une patte toute douce après l'avoir « dénudé » en tirant sur son manteau d'un coup sec. Par contre, j'étais révoltée par les images qui montraient des milliers de poussins serrés dans une cage, sous une

Carnivores

Manger, ni trop proche ni trop loin

lampe rouge, pour y être engraisés. Hansel et Gretel à la puissance cent ! Du haut de mes huit ans, je me tenais avec une copine à l'arrêt de bus de mon quartier citadin, pour inviter les gens à signer une pétition demandant l'interdiction de l'élevage des poulets en batterie !

Aujourd'hui, une autre façon de penser le « manger proche » se développe, qui privilégie les produits locaux, traçables et parfois biologiques, permettant de retrouver les liens et les goûts perdus à force de manger de plus en plus loin et aseptisé. Du coup, le lien entre la viande et l'animal (le lapin de mon enfance) ne peut plus être ignoré. Ni le sort des animaux élevés intensivement dans le seul but d'être tués et mangés. Il importe désormais à nombre d'Occidentaux de savoir d'où provient ce qu'ils mangent : quelles viandes, mais aussi quels légumes et céréales, issus de quelle agriculture et industrie, dans quel respect d'une terre dont l'Adam s'est distingué, mais dont il redécouvre que s'il n'en prend pas soin, c'est lui-même, ce sont ses enfants qu'il détruit.

Revoir nos assiettes

Pourquoi cette sensibilité aujourd'hui à ce que l'on mange ? Il n'y a là de fait rien de nouveau. Dans toute société, on distingue ce qui se mange et ce qui ne se mange pas, le respect des règles alimentaires séparant ceux qui appartiennent ou pas au groupe. Toutefois, dans le monde en

profonde mutation qui est le nôtre, où les frontières, les communications, les cultures et le climat se transforment, où l'homme est menacé de confusion avec le robot, alors que les antisépécistes lui contestent une place à part dans le règne animal, il y a une nécessité particulière à redéfinir les limites de l'humain, son rapport à ce qui n'est pas lui, et donc à reconsidérer de quoi il se nourrit.

Repenser la façon de manger est nécessaire, disent certains, parce que se désolidariser de notre environnement, le tenir éloigné, distinct de nous, nous mène à manger n'importe quoi et à produire n'importe comment, mettant à mal nos chances de survie.

Repenser à ce que nous mangeons est essentiel, disent d'autres, parce que les limites entre le proche et le lointain ne sont plus très claires dans un univers mondialisé qui n'a plus de dehors et où le sens des frontières est questionné.

Repenser nos modes de productions est fondamental, parce qu'il est difficile d'occulter le lien entre élevage industriel et exécutions de masse, disent les plus engagés, qui rapprochent consommation de viande et cannibalisme sauvage (lequel est aussi menaçant pour l'humain qu'est régénérant le cannibalisme rituel évoqué plus haut).

Dans ces trois cas de figures, il s'agit, encore et toujours, de chercher via le contenu de nos assiettes de nouvelles voies pour nous dégager d'impasses et pour reprendre la construction de l'humain. ■

1 **Mondher Kilani**, *Le goût de l'autre*, Paris, Seuil 2018, 382 p.

2 **Juan José Saer**, *L'Ancêtre*, Paris, Flammarion 1987, 190 p.

Carnivores

Animaux, sacrifices, consommation de viande Les discours grecs

Philippe Borgeaud, Genève
professeur honoraire d'histoire des religions,
Université de Genève

RELIGIONS

Les humains sont des animaux particuliers, certes, mais des animaux tout de même. Cette conception des Grecs anciens induisait un rapport complexe à la consommation de viande, réglée de manière sacrificielle pour s'attirer les faveurs des Dieux. Si leur végétarisme occasionnel et leur appel à la sobriété résonnent harmonieusement à nos oreilles contemporaines, ils ne jouaient toutefois pas la même partition que nous.

Spécialiste des religions antiques, Philippe Borgeaud a dirigé de 2005 à 2013 le module « Rites et mythes comme expressions culturelles des émotions » du Projet national suisse en sciences affectives. Il est l'auteur de *Exercices d'histoire des religions. Comparaisons, rites, mythes et émotions* (Leyden, Brill 2016, 364 p.)

Trouve-t-on, dès l'Antiquité, une séparation claire et radicale entre l'humain et l'animal? On pourrait songer au stoïcisme, qui ne montre pas beaucoup de sympathie pour les bêtes, mais il semble bien qu'il faille attendre le développement d'une approche de la nature en termes d'exploitation, avec l'Europe chrétienne de la première modernité, pour qu'apparaisse une interprétation anthropocentrique claire et nette.¹ Descartes en est un bon témoin, avec son « animal machine ».

Pour Aristote, l'homme est un animal social, un *zôion politikon*, mais

il n'est pas le seul des animaux à être qualifié de politique. Les guêpes, les abeilles, les fourmis le sont aussi, et offrent d'ailleurs aux poètes de superbes métaphores pour qualifier certains comportements humains. La relation des hommes aux dieux et aux bêtes dans les représentations mythologiques est définie en termes de degrés et de ruptures secondaires. Contrairement à ce qu'on lit dans le premier récit de la Genèse concernant la création des humains, il n'y a pas de distinction essentielle. L'échelle des êtres conduit de manière continue des dieux aux humains, des humains aux bêtes, des bêtes aux plantes,² et les humains ne sont pas dits carnivores par nature (ils ne le sont pas non plus, il est vrai, selon la Bible).

Parenté entre l'homme et l'animal

Une histoire souvent racontée disait que du temps où les dieux circulaient sur terre, et mangeaient à la même table que les humains, les humains étaient végétariens; ils se nourrissaient essentiellement d'herbes et de glands de chêne, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, un roi monstrueux, s'avise d'offrir au roi des dieux, pour tester sa lucidité, un repas cannibale. Jupiter renversa la table, transforma le roi en loup et quitta la terre.³ Désormais, qui voudrait faire l'ange (se croire aussi malin qu'un dieu) deviendrait bête. De l'homme à la bête, la métamorphose est facile, beaucoup plus facile que de l'homme au dieu.

Les histoires de connivences, de sympathie et même d'affection pour les animaux ne manquent d'ailleurs pas dans la vie réelle des Grecs. Car ce qui distingue l'homme des autres animaux est, pensent-ils, la capacité de conversation (la *diálektos*, comme dit Aristote). Plus précisément, c'est l'absence de *lógos* (un mot qui signi-

Carnivores

Animaux, sacrifices, consommation de viande

Les discours grecs

fié à la fois parole et raison) qui les distingue. Les animaux (on les appelle *tà zôia*, les vivants) sont tous, à l'exception de l'homme, des *áloga* (des êtres privés de *lógos*). Certains d'entre eux peuvent parler, voire converser, mais ils ne peuvent rien prononcer de raisonnable au sens du *lógos*. C'est dire que leur parole ne saurait être capable d'expliquer, de rendre compte, de développer, d'explicitier ce qu'elle profère. Pour les Grecs, l'humain est donc un animal lui aussi, rationnel certes, mais un animal comme les autres. Cette parenté reconnue implique que la mise à mort d'un animal et sa consommation ne saurait aller tout à fait de soi.

Il y eut des végétariens dans l'Antiquité. Notamment des groupes d'individus qui se réclamaient de Pytha-

gore. Et on en parlait volontiers. En certaines circonstances, ils furent ressentis comme des excentriques potentiellement dangereux, mais ce ne fut ni toujours ni partout le cas. Il demeure que le végétarisme ne pouvait être qu'un choix de vie assez difficile, dans une culture où la coutume voulait que l'on sacrifiât périodiquement des animaux, dont on partageait la chair avec les dieux.

Invocation des dieux

Ce rapport à la coutume est très important et la pratique traditionnelle du sacrifice est constitutive du contexte général où peuvent se développer des pratiques végétariennes. Les Grecs consommaient non seulement des moutons et des porcs, des bovins, des capridés (qui formaient l'essentiel des espèces sacrifiées) et des volailles, mais aussi des chevaux, des chiens et des animaux sauvages (biches, sangliers, lièvres). On trouve des restes de tous ces animaux dans la cuisine des sanctuaires.

Il faut préciser néanmoins que la viande ne provenait pas nécessairement des sacrifices à proprement parler. On pouvait en consommer hors des fêtes religieuses, même si



Ulysse et ses compagnons combattent le Cyclope. Vase du V^e siècle av. J.-C © Musée national étrusque de la Villa Giulia, Rome

l'abattage de la bête devait toujours se faire de manière rituelle, avec l'invocation de l'une ou l'autre divinité. Les Anciens toutefois (ou du moins le commun des mortels parmi eux) ne consommaient de la viande qu'aux grandes occasions, dans le cadre des calendriers festifs de la cité et des fêtes privées.

La manière dont on pense l'alimentation en Grèce ancienne ou à Rome est étroitement liée à la vision de l'humanité. Grecs et Romains ont hésité entre deux conceptions des origines de la condition humaine. Ils en faisaient un récit optimiste, de progrès à partir d'un début misérable, ou au contraire un récit pessimiste, de dégradation à partir d'un âge d'or : soit une humanité qui se dégage peu à peu de la sauvagerie, soit au contraire une humanité arrachée à une sorte de paradis primordial. Des deux scénarios, ils ont produit de nombreuses variantes et ils les ont même parfois combinées. Ces deux récits contradictoires impliquent des conceptions différentes de l'alimentation.

Dans *l'Odyssee*, on rencontre une scène très fameuse de cannibalisme, avec l'épisode du Cyclope, un primitif d'avant la culture du blé et de la vigne, un berger monstrueux qui habite une grotte où il fait son fromage, et qui se met à dévorer tout crus les compagnons d'Ulysse en ignorant les règles élémentaires de la religion. On rencontre ailleurs, dans les récits des mêmes Grecs, l'évocation d'un végétarisme primordial, d'un temps où les humains se contentaient de nourritures spontanément offertes par une végétation généreuse, un temps où les dieux, pour leur part, se nourrissaient des parfums issus de la combustion sacrificielle de plantes aromatiques.

Un plaisir et un besoin

L'ensemble de ces histoires donne l'impression d'un sentiment de gêne, sinon de culpabilité par rapport au meurtre de l'animal. Ce sentiment (peut-être propre à quelques âmes particulièrement sensibles ou philosophiques) fait fortement contraste avec le plaisir communément affiché lors de la consommation de chairs rôties et cuisinées (consommation festive, il faut le rappeler). « Ça fleure le sacrifice » (*thué n gâr ózei*), proclamait à voix haute le fêtard lisant, lors du banquet, l'inscription qu'il pouvait déchiffrer sur sa coupe de vin, aujourd'hui déposée dans un musée. Le parfum des chairs qui grésillent, « un fumet de cuisseau ou une odeur de graisse montant d'un sacrifice », c'est tout simplement irrésistible. Hommes et dieux se précipitent au festin.⁴

On a finalement le sentiment, en feuilletant ces impressions grecques, d'être pris dans un réseau de contradictions. Verser le sang faisait horreur. Mais ce qui appelait à manger de la chair était bien le plaisir, la gourmandise. Et cela était considéré aussi comme un besoin, celui d'une alimentation suffisamment fortifiante. Les Anciens ne parlaient pas de protéines, mais l'équilibre alimentaire les préoccupait.

L'alimentation de base, en Grèce ancienne, était constituée de pain et de vin, auxquels s'ajoutaient, comme accompagnement, du sel, des olives, du fromage, des oignons cuits et des légumes, et pour friandises des figues, des pois chiches et des fèves. Ils faisaient griller sur la braise des baies de myrte et des glands, qu'ils croquaient en buvant modérément... C'est ainsi que Socrate, dans *La République*, présente l'alimentation louable de la cité idéale.

Carnivores

Animaux, sacrifices, consommation de viande Les discours grecs

Le philosophe précise que cette cité est saine et l'oppose à une cité « gonflée d'humeurs », où le superflu s'est installé : des lits et des tables pour manger, et tout le reste à l'avenant, des mets d'accompagnement (des *ópsa*), des parfums et des fumigations, des courtisanes et des friandises, des vêtements luxueux, des maisons, des chaussures, de l'ivoire, de l'or... Et aussi, par conséquent, une série de « métiers » : des chasseurs, des poètes, des acteurs, des pédagogues, des nourrices, des coiffeurs, des cuisiniers et des bouchers. Et enfin, *last but not least*, toutes sortes de troupeaux destinés à être mangés.

C'est ainsi que l'on passe d'une cité primitive et saine, dont l'alimentation essentiellement composée du pain reste végétarienne en ses *ópsa*, à une cité du luxe et du superflu, dont l'alimentation est devenue carnée. Le plus luxueux pour les Grecs anciens, soit dit en passant, reste le poisson, par ailleurs objet d'horreur pour ces familiers de la mer qui sont tout à fait conscients que la noyade les condamnerait à être dévorés par des créatures aquatiques.⁵

Disciple respectueux de Platon, le moraliste Plutarque (vers 46-125), qui préconise une consommation modérée de la viande, deviendra pour la tradition européenne (relayée par Montaigne) le théoricien du bon équilibre, entre l'essentiel et le superflu.

Loin de nos préoccupations

Les philosophes grecs n'ont pas lu Darwin. Ils ne pensent pas que les humains, depuis qu'ils constituent une espèce, sont omnivores. Pour eux l'homme ne descend pas de l'animal. Les injonctions végétariennes, quand elles s'élèvent parmi eux, peuvent certes faire écho à des préoccupations qui sont les nôtres aujourd'hui, aussi bien en termes de santé que d'horreur suscitée par la métaphore cannibale qui ne manque pas de surgir quand on mange la chair d'un animal. Mais ces échos ne concernent que certains aspects de nos préoccupations.

Ainsi les éloges antiques du végétarisme n'ont rien à voir avec le souci écologique qui semble de plus en plus nous habiter. La consommation de viande, impliquant chez nous un élevage intensif, ne pouvait pas être conçue par les Anciens comme une menace potentielle sur l'environnement. D'autre part, quand ils réfléchissaient sur l'abandon des pratiques carnivores, ils imaginaient un récit du passé et des origines. Chez nous, humains de l'Anthropocène,⁶ cette même réflexion devient le récit d'un présent dont le futur nous inquiète. ■

1 Lire à ce sujet Florence Burgat, « Le propre de l'homme, une obsession », in *choisir* n° 681, octobre-décembre 2016, pp. 52-56. (n.d.l.r.)

2 Aristote le dit en particulier au début du huitième livre de son *Histoire des animaux*.

3 Cf., entre bien d'autres, Ovide au chant 1 des *Métamorphoses*.

4 Marcel Detienne, dans son *Apollon le couteau à la main* (Paris, Gallimard 2009, 378 p.), a merveilleusement décrit cet attrait grec des grillades et mentionne cette coupe de Corinthe (p. 63).

5 Le dérivé du grec ancien *ópson*, *opsarion* donne en grec moderne le nom du poisson que l'on cuisine dans les tavernes, *psari*.

6 Cf. Lucienne Bittar, « Pourquoi l'Anthropocène fait peur, entretien avec Jacques Grinevald », in *choisir* n° 687, avril-juin 2018, pp. 8-9. (n.d.l.r.)

Carnivores

Les tribulations mentales du manger chair

Laurent Begue-Shankland, Grenoble (F)
professeur en psychologie sociale à l'Université
Grenoble Alpes

SOCIÉTÉ

En dépit des dommages environnementaux et sanitaires qui résultent d'une consommation élevée de viande, celle-ci conserve une place importante dans l'alimentation mondiale.¹ Mais jusqu'à quand ? D'importantes mutations de la représentation de l'animal et du « manger chair » sont enclenchées. Il devient difficile d'occulter le lien entre le tendron dans son assiette et le veau gambadant hier encore dans le pré.

Directeur de la Maison des sciences de l'Homme Alpes, Laurent Bègue-Shankland est l'auteur de plusieurs livres, dont *Psychologie du bien et du mal* (Paris, Odile Jacob 2011, 368 p.), traduit en plusieurs langues, et *Traité de psychologie sociale. La science des interactions humaines* (Bruxelles, De Boeck, 2013).

La viande occupe une place privilégiée dans l'alimentation de nombreuses cultures. En Suisse, 86% des habitants en consomment régulièrement. Plus globalement, ce sont 312 millions de tonnes de viande qui sont consommées annuellement dans le monde, ce qui implique l'abattage de 60 milliards d'animaux terrestres. Si l'on fait le compte, un Européen qui consomme de la viande avalera en moyenne au cours de sa vie 1094 animaux, dont 4 vaches, 4 agneaux, 46 cochons et 945 poules. Les projections des économistes indiquent par ailleurs qu'avec l'élévation de la population et le développement éco-

nomique des BRICS (Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud), cette consommation mondiale augmentera de 70% d'ici 2050.

Un plaisir physique

Le plaisir gustatif associé à la consommation de viande est une indéniable raison de l'attachement alimentaire qui lui est réservé. Lorsque la viande est ingérée, la salive l'humidifie dans le palais et les récepteurs gustatifs de la langue signalent la présence de sel et de glutamate. Nos nerfs crâniens transmettent ensuite l'information sensorielle au cerveau, qui la transforme en expérience gratifiante. Ce qui va donner le goût tant recherché du morceau de viande, c'est tout d'abord la saveur d'umami (l'une des cinq saveurs avec le salé, le sucré, l'amer et l'acide), notamment lorsque celle-ci est couplée à un phénomène chimique particulier: la réaction de Maillard. Cette réaction, qui résulte du mariage des carbohydrates et des acides aminés durant une cuisson en environnement légèrement humide, produit des arômes qui se combinent de manière très appréciée par les papilles humaines.

Une symbolique sociale

Mais le palais est aussi un lieu éminemment social. La viande est prisée parce qu'elle fait partie des routines alimentaires acquises durant la socialisation et les apprentissages de la table, et dans de nombreux pays, elle forme le cœur du repas. Au Moyen Âge, le livre de cuisine était même appelé un *viandier*. L'alimentation carnée est donc considérée comme normale, et même indispensable dans l'esprit du public.²

On peut ajouter que la mise en scène agreste de l'élevage et de la noblesse du produit, soigneusement introduite par la publicité, contribue amplement à magnifier la viande. En

Carnivores

Les tribulations mentales du manger chair

consommer, c'est souvent dire son aisance financière, et la viande de qualité reste l'apanage des plus riches. Cette affirmation de statut par la viande ne date pas d'hier. Lorsque l'égyptologue et archéologue Howard Carter découvre, en 1922, la tombe du pharaon Toutankhamon, il met à jour des coffrets, un trône d'or aux accoudoirs ornés de serpents ailés, mais aussi 48 boîtes en forme d'œuf contenant ... des morceaux de veau, de bœuf, de chèvre et de canard embaumés ! Cette idée d'opulence est sédimentée par le langage. Dans plusieurs langues européennes, l'étymologie du mot *cheptel* renvoie au capital, à la ressource économique.

Toutefois, l'actualité témoigne d'évolutions majeures dans l'attrait pour les produits carnés dans la sphère occidentale. Selon une étude publiée en 2018, en France, par le Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie, la consommation de viande dans le pays a diminué de 12% en dix ans. Les personnes les plus jeunes, les plus éduquées et ayant le plus de ressources matérielles sont de plus en plus enclines à souhaiter diminuer leur consommation. L'élevage industriel et l'abattage d'animaux pour la consommation humaine font l'objet de contestations, qu'intensifie la circulation d'images prises dans les élevages industriels.

Une question de culture

Pour de nombreux observateurs, les relations que nous entretenons avec les animaux font l'objet d'une évolution historique qui éclaire notre rapport à l'alimentation carnée. Ces mutations de la sensibilité ont été anticipées il y a plusieurs dizaines d'années déjà par le sociologue Norbert Elias et l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, augurant tous deux d'un rejet civilisationnel de la viande.

« Car un jour viendra où l'idée que, pour se nourrir, les hommes du passé élevaient et massacraient des êtres vivants et exposaient complaisamment leur chair en lambeaux dans des vitrines inspirera sans doute la même répulsion qu'aux voyageurs du XVI^e ou du XVII^e siècle, les repas cannibales des sauvages américains, océaniques ou africains. » (Claude Lévi-Strauss).

Depuis une cinquantaine d'années, la dénonciation de l'instrumentalisation des animaux et des conditions de leur utilisation alimentaire, vestimentaire ou dans le divertissement a fait l'objet d'une intensification des travaux en éthique animale, face à une élévation massive des cadences de l'abattage.

Dans ce contexte, le philosophe Peter Singer de l'Université de Princeton a popularisé un nouveau terme qui désigne la discrimination exercée envers les animaux : le spécisme. Ce concept correspond à l'attribution d'une valeur morale inégale à un animal en fonction de son appartenance à une espèce donnée, ce qui conduit à ignorer ses intérêts biologiques propres. Contrairement aux classifications zoologiques qui décrivent scientifiquement les arborescences du vivant et leur logique évolutive, le spécisme procède d'une rationalité purement anthropocentrique. Il se fonde sur un système de représentations justifiant une stricte hiérarchie humain-animal et fait

l'objet de processus motivationnels qui garantissent son maintien.

Les frontières qui sont érigées entre l'humain et le monde animal sont très variables historiquement et géographiquement, et exigent d'être analysées dans des cadres culturels pertinents. Dans le cas du christianisme, l'historien Eric Baratay³ repère trois influences qui ont contribué à ce que l'animal soit le plus souvent maintenu dans une constante infériorité ontologique. Tout d'abord, la pensée grecque, qui a éminemment façonné le christianisme, a érigé une hiérarchie inégalitaire entre les humains et les animaux. Ensuite, les conceptions théologiques de l'âme excluent les animaux de cet attribut éternel, ce qui a conforté cette césure. L'animal n'étant pas créé à l'image de Dieu, il ne peut être investi d'une dignité commensurable à celle de l'être humain. Enfin, lors des premiers siècles de son développement, le christianisme a été habité par la nécessité de se différencier des religions païennes aux divinités revêtues d'apparences animales (zoomorphes), ce qui a pu contribuer à une mise à distance vigoureuse des figures animales.

Au delà des animaux, la viande elle-même a été investie par la théologie.⁴ En 314, le concile d'Ancyre a rendu la consommation de viande obligatoire pour les prêtres au moins une fois par an pour démontrer qu'ils ne la croyaient pas impure. Durant l'époque cathare, entre le X^e et le XIV^e siècle, le refus de consommer de la viande a même été utilisé comme un test pour confondre les hérétiques albigeois.

C'est que manger des animaux n'est psychologiquement pas si simple. Comment concilier l'attrait pour la viande avec l'impératif auquel nous adhérons généralement aujourd'hui,

qui consiste à «respecter les animaux», quand 90% des bêtes consommées en Europe sont élevées et abattues de manière industrielle? Nous détestons deviner dans nos assiettes la tête ou même simplement les yeux des animaux, tout autant que nous leur récusons des expériences subjectives.

Justifications mentales

Plusieurs recherches en psychologie sociale démontrent que des mécanismes mentaux sont à l'œuvre pour justifier notre consommation de viande. Dans une étude, Steve Loughnan, de l'Université de Kent, a fait en sorte que des participants consomment au laboratoire du bœuf séché ou de la noix de cajou. Mesurant dans un autre contexte leurs représentations concernant une grande diversité d'animaux, comme le poisson, le kangourou ou la vache, le chercheur a constaté que ceux qui avaient consommé du bœuf minimisaient davantage les capacités cognitives des ruminants et révoquaient leur statut moral.

Une autre étude menée par Boyka Bratanova, de l'Université de Surrey, apporte des résultats très éclairants sur les mécanismes psychologiques mis en place pour justifier la faible considération que nous attribuons aux animaux que nous consommons. On présentait à 80 personnes un mammifère faisant partie du monde animal que l'on rencontre en Nouvelle Guinée, le kangourou arboricole de Bennett. S'assurant qu'aucun des participants ne connaissait véritablement le sujet, on les informait que cet animal ne vivait qu'en Nouvelle Guinée, que sa population était importante et stable, et qu'il avait un cycle de reproduction rapide. Puis on introduisait ou non diverses informations. Par exemple, on indiquait à certains participants que la viande de l'animal était consommée

Carnivores

Les tribulations mentales du manger chair

par les habitants de Nouvelle Guinée, et pour d'autres aucune référence à sa consommation n'était mentionnée. Les participants disaient ensuite dans quelle mesure ils estimaient que ce type de kangourou souffrait s'il était blessé et s'il méritait d'être traité moralement. Les résultats ont indiqué que la simple affectation d'un animal dans la catégorie de viande consommable suffisait à modifier les capacités sensorielles qui lui étaient attribuées. Ces capacités perçues déterminaient à leur tour les préoccupations morales entretenues par les participants à l'égard du kangourou arboricole.

Une dernière étude de Brock Bastian, de l'Université de Melbourne, dans laquelle des participants évaluaient les capacités mentales de 32 animaux différents, a montré que la comestibilité des animaux était inversement corrélée à ces évaluations: les vaches ou les cochons étaient ainsi nettement dépréciés par rapport aux chats, aux lions ou aux antilopes. Est-ce cette destinée alimentaire qui explique pourquoi, selon une enquête américaine, les peluches commercialisées pour les enfants sont si rarement des cochons, des vaches ou des poules ?

L'avenir de la viande

Malgré cette inscription profonde dans les cadres alimentaires, le recours à l'alimentation carnée fait aujourd'hui l'objet d'une mise en cause sur de multiples fronts. La

concordance des données concernant l'impact de la production de viande sur l'environnement, de ses dommages sur la santé humaine et des modalités souvent inacceptables du point de vue éthique de sa production [voir page suivante] conduit à la multiplication d'incitations collectives visant à en diminuer la consommation.

Par exemple, en Suisse comme en France est apparu en 2019 le mouvement du *Lundi vert*, qui est une invitation à adopter une alimentation végétarienne chaque lundi, dans le sillage du *Meatless Monday* proposé en 2003 à l'École de santé publique de l'Université de Baltimore (États-Unis). Un mois après son lancement en France, 10,5% des personnes interrogées dans la population disaient avoir démarré l'initiative. Quelques mois plus tard, près de 800 restaurants universitaires l'adoptaient à leur tour.

Ainsi, même s'il reste difficile de confirmer la pertinence de la fameuse prophétie de Claude Lévi-Strauss concernant le crépuscule de la viande, il existe bien des raisons de croire que l'évolution des représentations de la viande affectera significativement le contenu de nos assiettes dans les décennies à venir. ■

En savoir plus :

Claude Fischler, *L'Homnivore*, Paris, Odile Jacob 1990, 414 p. Cet ouvrage a reçu le prix de l'Académie des sciences morales et politiques en 1992.

Renan Larue, *Le végétarisme et ses ennemis. Vingt-cinq siècles de débat*, Paris, PUF 2015, 324 p.

1 Cet article reprend plusieurs passages d'« Êtes-vous spéciste ? », un texte publié en 2018 dans la revue *Cerveau et psycho*, que nous remercions pour son autorisation gracieuse.

2 Selon les autorités scientifiques, la viande en réalité n'est pas indispensable à l'équilibre alimentaire: dans tous les pays développés, elle peut être remplacée par des végétaux, lesquels fournissent des protéines et des nutriments que l'organisme peut assimiler: voir **Vesanto Melina, Winston Craig, Susan Levin**, « Position of the Academy of Nutrition and Dietetics: vegetarian diets », in *Journal of the Academy of Nutrition and Dietetics* 2016, vol. 116, pp. 1970-1980.

3 **Éric Baratay**, *Des bêtes et des dieux*, Paris, Cerf 2015, 176 p.

4 Lire à ce propos sur www.choisir.ch **Joseph Hug**, « Saint Paul. Un stratège pragmatique », in *choisir* n° 588, décembre 2008, pp. 12-15. (n.d.l.r.)

Les dommages de la consommation élevée de viande

En Europe, 90% des animaux consommés sont élevés et abattus de manière industrielle. Dans de nombreux cas, leurs conditions de vie et d'abattage sont inacceptables: broyage des poussins, gavage des oies, mutilations systématiques des porcelets et des vaches...

Sur le plan sanitaire, l'implication de la viande dans les maladies cardiovasculaires et l'obésité est établie et son statut de «cancérogène probable pour l'homme» (et de cancérogène avéré pour la viande transformée) est attesté par l'Organisation mondiale de la santé. Dans une publication des comptes rendus de l'Académie nationale des sciences (PNAS), des chercheurs de l'Université d'Oxford ont calculé que si l'humanité optait pour une alimentation à base de végétaux, le taux de mortalité chuterait dans une fourchette comprise entre 6% et 10%.

L'élevage concentrationnaire est considéré en outre comme un facteur pouvant favoriser le développement et la transmission d'épidémies. Dans certains pays, il fragilise la sécurité sanitaire de la population qui consomme des animaux dont l'alimentation est gorgée de médicaments pour prévenir les infections favorisées par le confinement de l'élevage intensif; ce qui contribue à l'effondrement de l'efficacité des antibiotiques.

Ensuite, la production de viande est une importante source de gaspillage des ressources et pèse lourdement

sur l'environnement: produire des protéines animales plutôt que végétales nécessite 100 fois plus d'eau, 11 fois plus d'énergie fossile et 5 fois plus de terre;¹ pour 1kg de bœuf, 25 kg de végétaux sont nécessaires (4,4 kg pour le poulet et 9,4 kg pour le porc); la FAO, l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, estime qu'il faut entre 4 et 11 calories végétales pour produire une calorie de viande.

Cette utilisation non durable des ressources agricoles au service de la viande, véritable «usine à protéines à l'envers», a été récemment mise en lumière dans une autre publication de la PNAS qui démontrait qu'une substitution des végétaux servant à produire le bœuf, le porc, les produits laitiers, les volailles et les œufs par une production végétale destinée aux humains permettrait de dégager de 2 à 20 fois plus de protéines par hectare. En se fondant sur les seules données agricoles américaines, les auteurs estimaient qu'il serait possible de nourrir 350 millions de personnes supplémentaires.

Enfin, cause principale de déforestation, l'élevage contribue plus que toute autre activité humaine à l'émission de gaz à effet de serre (14,5% des émissions totales, contre 13% pour le transport, selon la FAO).

L. B.-Sh.

¹ Cf. David Robinson Simon, avocat et défenseur de la consommation durable, *Meatonomics*, San Francisco, Conari Press 2013, 304 p.

Carnivores

Photographe antispéciste Une pratique éthique

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

ART

Charmante, mais pas toujours anodine, la photographie animalière séduit en arrêtant au vol libellules, passereaux ou aigles royaux que nos yeux ne font qu'apercevoir. Une pratique pas toujours respectueuse de ses sujets pourtant, qui a poussé Ludovic Sueur à se présenter comme photographe animalier antispéciste.

Les photographes animaliers ne seraient ainsi pas tous de doux humains amoureux de la faune. C'est du moins ce que déplore le photographe animalier français Ludovic Sueur dont la pratique se veut plus éthique. Pas question pour lui d'apâter un prédateur avec une proie morte ou vive, ni de passer des batraciens au froid pour les endormir avant de les placer dans la position souhaitée, encore moins d'utiliser des insectes morts ou des glus pour coller l'animal à la feuille parfaite ou dans une position singulière ... «Des pratiques qui sont utilisées notamment dans l'espoir de faire le

buzz sur les réseaux sociaux», commente-t-il.

Alors, son titre de photographe animalier antispéciste, Ludovic Sueur y tient. Il se fait un point d'honneur à prendre des clichés *in situ* et sans artifices, mais pas seulement. Vous ne trouverez pas ses photos dans des banques d'images, par crainte qu'elles ne soient utilisées à des fins publicitaires contraires à ses valeurs.

À chaque photo son histoire

La photographie animalière montre et conte. Chaque photo, au-delà de sa beauté, a une histoire, chaque animal une personnalité. Pas besoin d'aller très loin pour faire de belles rencontres. «Le batracien qui sort sa tête de l'eau (p. 54) habite une petite mare à quelques mètres de mon atelier. Habitué à me voir, il a fini pas accepter une belle proximité». Quant à la mouette ci-contre, elle «profitait de la portance augmentée par son déplacement au raz de l'eau et à l'aspiration due au mouvement du bateau» pour accompagner les pêcheurs sans peine. Au petit matin, cette zygène (p. 54) était encore toute engourdie par les gouttelettes de brume qui avait colonisé son corps. Quant à sœur libellule (p. 55), les ailes repliées vers l'avant, elle profitait des derniers rayons du soleil. À ras le sol, ce faisan d'élevage (p. 55) avait-il conscience de la toxicité des végétaux cultivés dans le champ dans lequel il se prélassait? Enfin, cette mouette (p. 56) qui s'extrait à la verticale de la surface du lac artificiel du Der (en Champagne), en produisant un effort considérable, souligne magistralement la beauté du vivant et la force de vie qui l'anime. ■









Carnivores

Un steak accompagné d'un steak

Eugène, Lausanne
écrivain

REGARD

Janvier 2030, Paris. En perte de vitesse depuis des années, les maraîchers d'Europe lancent l'opération de la dernière chance. Après s'être retrouvés quatre automnes de suite avec des tonnes de fruits et légumes invendus pourrissant dans les dépôts, ils doivent tenter quelque chose.

Parolier, écrivain pour la jeunesse et pour adultes, animateur d'ateliers d'écriture à l'Institut littéraire suisse, le vaudois Eugène Meiltz, de son nom de baptême, joue ses propres textes sur scène depuis une dizaine d'années.

Fabien Cotelette (ça ne s'invente pas) explique aux journalistes conviés à une dégustation dans une des nombreuses brasseries véganes sur les Champs-Élysées: «Nos tomates et nos pommes sont confectionnées à partir de viande de poulet. Au début ça surprend un peu... Quant à nos pommes de terre, il s'agit en réalité de poitrine de veau mélangée à des crevettes. Au début, ça surprend un peu... » Fabriquer des légumes à partir de vrais morceaux de viande. Quelle idée de génie! Cotelette en est convaincu. Ça va marcher.

Mais en ce matin de janvier, le thermomètre affiche un beau 28 degrés

dans la capitale. On se réfugie dans des bureaux climatisés. Rare sont les piétons disposés à perdre quelques minutes pour goûter ces nouveaux légumes carnés que M. Cotelette et ses hôtes présentent sur des plateaux d'argent.

Bref retour en arrière

En deux siècles, les habitudes alimentaires ont subi d'incroyables bouleversements. D'abord, une consommation carnée totalement inédite dans l'histoire de l'Humanité. En effet, nos grands-parents mangeaient deux fois moins de viande et nos arrière-grands-parents trois fois moins. Il est donc faux de prétendre qu'au XIX^e siècle on dévorait de la bidoche sept jours sur sept. C'est l'industrie agro-alimentaire du XXI^e siècle qui a produit de la viande en quantité gargantuesque.

Ensuite, une inculture alimentaire abyssale. Au début des années 1990, une étude du Département américain de l'agriculture révèle qu'un Américain sur cinq ne sait pas que les hamburgers sont fabriqués à partir de bœuf! Ils ne voient aucun rapport entre un Big Mac et une bête à corne! En 2017, une autre étude révèle que 7% des Américains (16 millions de citoyens tout de même!) pensent que le lait chocolaté provient de vaches marron.

Sur ce terreau, tout devient possible. Jouer à « faire croire » devient un business très lucratif.

En Californie, la start-up Beyond Meat annonce le 6 juin 2019 qu'elle dépassera les 210 millions de dollars de ventes, soit une croissance de 140% en l'espace de douze petits mois. Par ailleurs, Schouten, grosse société hollandaise spécialisée dans le domaine d'aliments à base de pro-

Carnivores

Un steak accompagné d'un steak

téines végétales, commercialise LE steak parfait en 2020. Ça a la couleur du steak, l'odeur du steak, la texture du steak et le goût de la viande rouge. Plus vrai que le vrai ! Un cowboy élevé au *T-bone* en biberon ne verrait pas la différence. Ça saigne dans l'assiette, mais c'est du soja, du gluten de blé, de la betterave et des épices !

En 2020 toujours, l'industrie agro-alimentaire lance une autre bombe atomique sur nos tables: la viande de synthèse. Cellules extraites d'un muscle de vache, développement dans un bain de cellules souches et hop! comme par magie, un steak haché apparaît dans le frigo du laboratoire. Le gain pour la planète est extraordinaire. On économise les quinze tonnes d'eau nécessaire à la production d'un kilo de viande bovine, l'opération dégage zéro gramme de gaz à effet de serre et les agriculteurs ne balancent plus une goutte d'engrais dans les champs de soja destinés à nourrir les animaux. D'ailleurs, on n'a plus besoin d'agriculteurs. (Merci beaucoup, vous pouvez vous rhabiller.)

À bas les restrictions !

Bien sûr, les Argentins, les Américains et les Allemands pourraient simplement baisser leur consommation de viande. Mais les gens détestent les restrictions. Taxe incitative, limitation, interdiction: quel politicien serait réélu avec de tels gros mots dans son programme ? Bien sûr, les Chinois

et les Indiens pourraient inventer un système agro-alimentaire différent de celui de nous autres Occidentaux. Mais tout a été organisé pour qu'ils nous copient. Depuis des dizaines d'années, Monsanto réalise ses plus gros bénéfices en Inde... Et puis, le *story telling* sait embellir la situation: les incroyables progrès de la science sauveront la planète; nos savants sont les plus forts de l'univers; ce produit révolutionnaire fera mentir tous les rapports du GIEC, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat.

Donald Trump ne s'y trompe pas d'ailleurs. Pour assurer sa réélection, il met les angoissés du climat dans sa poche. Le 1^{er} octobre 2020, le président à cheveux orange convie Fox News à sa table, dans l'aile ouest de la Maison Blanche. Il déguste un «steak accompagné d'un steak». Au journaliste éberlué, le président explique que le premier est composé de viande de synthèse (élaboré aux États-Unis), tandis que le deuxième est végétal (à partir de soja du Wisconsin). «Good food for good people!» Imparable. Non seulement le milliardaire roublard gagne haut la main l'élection pour un second mandat, mais il lance sans le vouloir un *trend* mondial. De Los Angeles à Naples et de Pékin à Houston, on se met à consommer «un steak accompagné d'un steak». Mac Donald's, Burger King et les autres s'engouffrent dans la brèche: «Un hamburger accompagné d'un hamburger: *double fun!*» Même Greta Thunberg n'y trouve rien à redire. À l'ère du *fake*, la vérité est un mensonge qui s'ignore.

Un exemple? Selon un sondage anglais mené en 2015, un végétarien sur trois avoue avoir consommé de la viande sous le coup d'une trop forte consommation d'alcool. En clair, le végétarien bourré craque, se tape un

steak au bistrot et ... en a honte le lendemain matin !

Dès 2023, le ver est dans le fruit et l'artifice sur la table. Les consommateurs tombent amoureux du « simili ». Pourquoi manger du soja en salade si on peut le dévorer sous forme de fausse viande ? Pourquoi se contenter de farine de blé quand on peut la transformer en vrais faux morceaux de poulet ?

La table devient un carnaval. Les produits avancent masqué. Sinon les convives s'ennuient. Les salades de tomates avec de vraies tranches de tomates n'intéressent plus personne.

Juchés sur leurs collines de pommes, les maraîchers se tirent une balle dans la tête. C'est là qu'entre en scène Fabien Cotelette. Il a épousé une employée de la Boucherie végétarienne, la première boucherie sans viande de France, ouverte à Paris en 2015 déjà. Les yeux remplis d'admiration, Cotelette assiste aux premiers succès de la petite entreprise et à son envolée sur le marché de la grande distribution. Il est présent en ce légendaire 1^{er} juin 2028, quand la directrice de la Boucherie végétarienne rachète l'enseigne Carrefour.

Fabien Cotelette connaît leurs recettes astucieuses pour métamorphoser les légumes et les céréales en simili viande. Sans plus attendre, il réunit les maraîchers d'Europe pour leur proposer d'investir dans l'élaboration de nouveaux produits. Quelle chose de révolutionnaire : fabriquer des légumes à partir de vrais morceaux de viande ! Cotelette en est convaincu. Ça va marcher. Les maraîchers n'en croient pas leurs oreilles.

- Vous nous demandez tout bonnement de laisser tomber notre métier pour devenir éleveurs !
- Qui veut encore goûter une poire qui a une gueule de poire ? réplique Cotelette.
- La Terre va mieux, le réchauffement climatique s'est stabilisé. On passera pour des gros cochons à relancer la production de viande à l'ancienne, même si c'est pour la transformer en légumes !
- On engagera un communicant pour faire du *story telling*, ne vous inquiétez pas.

Pendant que Donald Trump reçoit le prix Nobel de la paix pour avoir contribué de manière significative à la protection des huit milliards d'êtres humains, Cotelette s'évertue avec sa start up de scientifiques basée au Luxembourg à transformer le steak haché en melon, les cuisses de poulet en fruits des bois et les saucisses de veau en pastèques juteuses. Pourquoi faire simple quand il est si facile de faire compliqué ?

En ce mois de janvier 2030, ces merveilles biologiques sont donc lancées sur le marché de la viande. « Une tomate vaut autant qu'un steak ! » Tel est le slogan de la Cotelette Company. Est-ce que les maraîchers d'Europe s'en sortiront ? Aux dernières nouvelles, Ivana Trump lancera sa campagne en vue de l'investissement républicaine en mangeant devant les caméras une tomate (de viande) accompagnée d'une tomate (du Wisconsin)... ■



CULTURE

Lettres

Les rêves d'Anna Silvia Ricci Lempen et bien d'autres femmes

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

S'inspirant de son vécu et de nombreuses recherches menées souvent sur le terrain, Silvia Ricci Lempen aborde dans *Les rêves d'Anna* la question de la condition féminine dans l'Europe des XX^e et XXI^e siècles. On ne peut qu'être conquis par la richesse de la plume de la romancière italo-suisse et par sa capacité à entrer dans l'imaginaire personnel et culturel de ses personnages. Un processus d'acculturation sur cinq ans, qu'elle nous a décrit lors d'un entretien.

Se retrouver dans le fil du récit des *Rêves d'Anna* demande un certain effort. Cela tient à la construction même du roman, dont la « flèche du temps file à l'envers » (quatrième de couverture). Au fil des pages, au travers le destin de cinq femmes unies les unes aux autres par un bout de leur histoire, nous reculons de l'an 2012 à la Grande Guerre. Il nous faut ainsi, à chaque nouvelle partie du livre, débiter en quelque sorte un nouveau roman, découvrir une héroïne, un contexte, nous adapter à un style d'écriture différent (ce qui rend ce roman captivant !) et recons-

truire le puzzle pour relier l'histoire à celle qui la précède.

Si l'amour, la sexualité, la maternité, l'amitié, et plus largement la place des femmes dans une société patriarcale, imprègnent le roman, la réalité historique du siècle passé, avec ses guerres, ses migrants, ses questions religieuses, l'habite tout autant, conférant à chaque chapitre une tonalité particulière. « Les tranches de vie, en effet, sont écrites selon l'époque du personnage, explique l'auteure. Il n'y a aucune mesure entre le style d'écriture contemporain, avec son rythme narratif rapide, que j'ai adopté pour la première partie du livre consacrée à Federica, une jeune femme d'aujourd'hui, et celui, plus lent, plus intériorisé, que j'ai utilisé pour le récit d'Anna - qui vit au début du XX^e siècle - qui clôture le livre. »

La romancière confie que l'idée de ce roman l'habitait depuis longtemps. « J'avais écrit il y a quelques années une nouvelle à partir du vécu d'une Italienne que j'avais rencontrée.¹ Cela m'a donné envie d'explorer des histoires non dites de femmes, de rechercher ce qu'elles avaient en commun. Quand on vieillit, on est parfois gagné par la mélancolie. J'ai préféré pour ma part me tourner vers les jeunes femmes, celles d'aujourd'hui et d'hier, pour visiter leur manière d'entrer dans le monde, de s'insérer dans leur milieu, de s'approprier le présent à partir des cartes qui leur sont distribuées. J'avais aussi envie de réparer la forte prédominance des personnages masculins dans la littérature européenne, même si c'est en train de changer comme le montre l'immense succès de la saga de l'italienne Elena Ferrante.² »

Lettres

Les rêves d'Anna Silvia Ricci Lempen et bien d'autres femmes

Identités plurielles

Avec *Les rêves d'Anna*, Silvia Ricci Lempen poursuit ainsi l'exploration de thèmes qui lui tiennent à cœur : le patriarcat et le féminisme bien sûr,³ comme ancienne rédactrice en chef de la revue *Femmes Suisses*, mais aussi l'immigration et les identités plurielles en tant qu'italo-suisse,⁴ ou les questions de sens et la théologie comme philosophe et veuve d'un pasteur lausannois. « Dans ma post-face italienne [voir encadré], je dis que ce livre est une diffraction de mon univers. Pour chaque personnage, il y a quelque chose de moi. Pour le récit d'Anna, je me suis beaucoup reposée sur les mémoires de ma grand-mère, originaire de Carpineto. Pour Sabine, une étudiante en théologie à Lausanne qui vit une relation amoureuse avec un professeur, je me suis sentie légitimée d'écrire son histoire du fait de ma propre expérience affective d'épouse de pasteur. Il n'y a rien de particulier, par contre, qui me rapproche de Gabrielle, si ce n'est que j'ai beaucoup souffert moi-même du pouvoir paternel⁵ et d'une mère incapable de s'y opposer. Au final, celle qui m'a donné le plus de difficulté, c'est Federica, la plus contemporaine. Personnellement, je suis du genre plutôt engagé sur le plan professionnel et politique, j'ai fait des études poussées en philosophie à Genève et, à l'instar des gens de mon époque, j'ai pris la vie à bras le corps. Cela m'a été très difficile d'entrer dans la peau de cette jeune

filles un peu inconsistante, qui manque de motivation et qui a de la peine à prendre des décisions. Son plus grand acte d'héroïsme c'est d'émigrer à Glasgow où elle devient serveuse ! »

Reste que mis à part tante Manu, une figure parallèle intéressante et forte qui a pris sous son aile, et ne l'a jamais lâchée, sa petite nièce Clara abandonnée par sa mère, et Anna, qui a la chance de partager avec Raffaele une histoire d'amour qui dure et un même désir de s'engager pour le bien de l'humanité, les héroïnes de Silvia Ricci Lempen sont des femmes peu épanouies, qui se battent et se débattent, certes, mais qui ont de la peine à briser leurs lourds carcans.

Variété des sources

Si le propre vécu de l'auteure s'est révélé utile pour alimenter la narration, il lui a fallu évidemment puiser dans bien d'autres sources pour entrer dans la peau de ces femmes, dans leur vie intérieure et leur environnement. Car *Les rêves d'Anna* nous mène, comme en autant de tableaux, à travers le temps et les migrations de ses personnages d'un quartier populaire de Glasgow, à Lausanne, Genève ou Bellinzzone, en passant par Carpineto Romano et Niort, petites villes italienne et française.

Pour ce qui est de la restitution des événements, de l'atmosphère, des décors, Silvia Ricci Lempen explique n'avoir rien laissé au hasard. « Je me suis rendue à Glasgow à la recherche d'un quartier intéressant pour y faire vivre Federica. Les parties qui se déroulent à Genève, que je connais bien pour y avoir étudié, étaient plus faciles à aborder, mais je n'avais pas pour autant connu la ville dans les années 30 ! Je suis donc allée aux *Archives de la vie privée* à Carouge, où j'ai trouvé une foule d'informa-

tions, de détails sur la vie quotidienne à Genève dans ces années-là. Quand je décris le logement d'Anna et de Raffaele à Saint-Gervais et que je parle d'un linoléum couleur moutarde, je m'inspire de photos d'époque. Pour la scène de la fusillade de novembre 1932, j'ai dû mener beaucoup de recherches, notamment au musée du Vieux Plainpalais, pour reconstituer les faits et m'imprégner des lieux. Une fois que c'était clair pour moi, il m'a fallu me dépouiller de cette connaissance, pour traduire de façon vraisemblable les événements à travers les yeux d'une adolescente de 13 ans qui se trouve prise dedans, sans rien y comprendre ! »

Le résultat est indéniablement une réussite. Ces portraits de femmes touchent, interrogent et soulignent l'importance de la transmission de la mémoire pour comprendre sa propre histoire. ■

- 1 Silvia Ricci Lempen, « Viola », in *Rencontre*, ouvrage collectif, Vevey, Aire 2008, pp. 284-301.
- 2 Elena Ferrante, *L'amie prodigieuse*, quatre tomes, traduction française: Paris, Gallimard 2016-2019.
- 3 Cf. Martine Chaponnière et Silvia Ricci Lempen, *Tu vois le genre ? Débats féministes contemporains*, Lausanne, D'en bas 2012, 204 p.
- 4 Cf. Silvia Ricci Lempen, « On se sent », in *choisir* n° 683, avril-juin 2017, pp. 49-50. Ce texte a été lu publiquement par l'auteure, lors de la fête des 60 ans de la revue *choisir*, le 5 novembre 2019.
- 5 Cf. Silvia Ricci Lempen, *Un homme tragique*, Vevey, Aire 1991.

Deux Rêves d'Anna



Les rêves d'Anna, Lausanne, Éditions d'en bas 2019, 360 p.
I sogni di Anna, Trieste, Vita Activa 2019, 358 p., avec des illustrations de Daria Tommasi.

Les origines multiples de Silvia Ricci Lempen et sa recherche sur les identités se manifestent de manière particulièrement originale dans son projet même d'écriture,

pour lequel elle a reçu une importante bourse de Pro Helvetia. « J'avais envie d'exploiter à fond les ressources de mes deux langues et cultures. J'ai donc écrit en même temps deux *Rêves d'Anna*, l'un en français et l'autre en italien, édités par deux maisons différentes. Ce ne sont pas exactement les mêmes livres. Par exemple, le chapitre d'Anna contient les mêmes événements mais présentés dans un ordre différent. Et selon la langue des protagonistes, certaines parties ont été écrites d'abord en italien (Federica et Anna) ou en français (Sabine, Gabrielle, Clara). Je me suis réservé à chaque fois des plages de trois, quatre mois par langue, pour bien baigner dans sa couleur. »

Exposition

Plateforme 10 Premier wagon accroché

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

SOCIÉTÉ

Nouvel espace muséal d'envergure, *Plateforme 10* accueille depuis cet automne à Lausanne son premier résident: le Musée cantonal des Beaux-Arts (MCBA). Son déménagement du Palais de Rumine aux abords de la gare lui permet de tripler sa surface d'exposition et doubler celle de ses réserves. Un événement dans la vie d'un musée. Le MCBA sera rejoint, d'ici 2021, par le mudac (musée de design et d'arts appliqués contemporains) et par le Musée de l'Elysée (musée cantonal de la photographie).



« Luce e ombra »
(2011) de Giuseppe
Penone
© Etienne
Malapert/MCBA

Un nouvel écrin, très bien. Mais pour y montrer quoi? Une foultitude d'œuvres qui, à l'exception des plus célèbres d'entre elles, sont restées enfermées des décennies durant dans les caves et dépôt du MCBA faute d'espace pour les montrer. Mieux encore, Plateforme 10 permet à l'institution de présenter simultanément une sélection de sa collection (plus de 10 000 œuvres) et des expositions temporaires.

Mais minute papillon! Sous le nom de baptême *Atlas - Cartographie du don*, la première salve d'exposition - qui court jusqu'au 12 janvier - est entièrement dédiée aux œuvres propriétés du MCBA. Elle rend plus spécifiquement hommage aux dons et aux legs.

Vallotton, Soulages et les autres

Quelque 349 œuvres composent l'exposition. Parmi elles, des valeurs sûres comme les œuvres de Félix Vallotton. Grâce à la réalisation de *Plateforme 10*, celles-ci entrent dans le fonds de la collection du musée qui abrite désormais la plus grande collection d'œuvres du peintre (plus de cinq cents pièces), mais aussi les archives, esquisses et manuscrits détenus par la Fondation Vallotton, la famille et des spécialistes de l'artiste suisse.

Une place de choix est aussi réservée à nombre d'œuvres de grande valeur patrimoniale (Auguste Rodin, Paul Klee, Balthus, Giovanni Giacometti, Pierre Soulages, Louise Nevelson, Rebecca Horn, etc.) comme aux récentes donations de la galeriste et collectionneuse Alice Pauli, dont le majestueux bronze *Luce e ombra* (2001) de Giuseppe Penone, un arbre de quinze mètres de haut qui trône à l'entrée du musée. Octobre 2019, c'était un peu Noël avant l'heure, avec un surplus de panache! ■

Cinéma

Terrence Malick un maverick spiritualiste à Hollywood

Patrick Bittar, Paris
réalisateur de films

CULTURE

Un maverick est quelqu'un qui ne se conforme pas aux règles d'un milieu. C'est ainsi que les États-Uniens qualifient les réalisateurs atypiques et ambitieux qui creusent tant bien que mal leur sillon personnel à Hollywood. Le terme, tiré du nom d'un éleveur texan du XIX^e siècle à l'esprit indépendant, s'applique d'autant plus à Terrence Malick, 76 ans, qu'il a grandi au Texas. Son dernier film, *Une vie cachée*, a obtenu l'an passé à Cannes le Prix du Jury œcuménique.

D'ascendance libanaise du côté de son père, de confession chrétienne, Terrence Malick fait d'abord des études de philosophie à Harvard et Oxford, enseigne la philosophie au Massachusetts Institute of Technology (MIT) et publie une traduction d'une œuvre de Heidegger. Parallèlement, il suit des cours à l'American Film Institute, dont il sort diplômé en 1969. Il travaille ensuite en tant que journaliste pour le *New Yorker* et comme *script doctor* à la Warner.

Son deuxième long-métrage, *Les Moissons du Ciel* (1978), est un film superbe... Situé au Texas au début

du XX^e siècle, c'est l'histoire d'un triangle amoureux formé par un couple de fuyards et un fermier malade, le tout sous l'œil curieux d'une petite fille. Malick y déploie son talent exceptionnel à proposer une expérience sensitive sidérante, un lyrisme fondé sur l'émerveillement, notamment devant la beauté de la nature et des hommes. Le film reçoit le Prix de la mise en scène au Festival de Cannes.

Après vingt ans d'absence (jamais dans l'histoire du cinéma un cinéaste n'a autant attendu entre deux productions), ses admirateurs peuvent enfin voir son troisième long métrage, qui se déroule durant la Seconde Guerre mondiale, sur le terrain des combats entre États-Uniens et Japonais, dans le Pacifique. *La Ligne Rouge* (1998) est un film de guerre non conventionnel du fait de son point de vue intimiste; ou plutôt une œuvre anti-guerre, sombre et puissante comme *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola (1979), mais à l'approche plus clairement métaphysique. C'est un film choral, comme *Les Douze Salopards* de Robert Aldrich (1967), mais porté par un chœur de voix intérieures, celles de plusieurs *marines*, toutes confrontées au contexte dramatique de la guerre. À travers elles, Malick pose des questions fondamentales en recherchant, durant les trois heures du film, une unité panthéiste au-delà de l'apparente dualité du monde humain.

Le début des doutes

Son opus suivant, *Tree of Life*, ne sort que treize ans plus tard, auréolé du mystère entretenu par un réalisateur n'ayant plus accordé le moindre interview depuis ... 1979! Conçu comme « une épopée cosmique, un hymne à la vie », le film porte un regard croisé sur la genèse de l'humanité et la jeunesse difficile d'un Texan

Cinéma

Terrence Malick un maverick spiritualiste à Hollywood

des années 50. Il remporte la Palme d'Or à Cannes en 2011. Pourtant de gros doutes commencent à poindre chez une partie de la critique et des fans du réalisateur, atterrés notamment par la séquence finale qui ressemble à une publicité pour parfum.

Ses films suivants, enchaînés à un rythme inhabituel pour lui (quatre en sept ans!), poursuivent sur la même veine très personnelle. « Sur le papier », ses projets apparaissent très prometteurs, proposant tous une méditation sur la relation de l'homme à Dieu dans le contexte d'une modernité aliénante. Rares sont les réalisateurs occidentaux à ce point ostensiblement animés par une recherche spirituelle: on peut au moins apprécier la démarche de Malik à défaut d'aimer ses derniers films.

Knigh of cup

Prenons *Knigh of Cups* (2015). Le film s'ouvre avec en voix-off (devenu un signe distinctif du style Malick) une citation du *Voyage du pèlerin*, un conte initiatique rédigé au XVII^e siècle par un pasteur anglais, devenu un classique de la littérature protestante anglo-saxonne. Peu après, une autre voix-off murmure des extraits de *L'hymne de la perle*, un conte syriaque du III^e siècle narrant l'histoire d'un prince envoyé en Égypte par son père pour en ramener la perle qui gît au fond de la mer, tout près du « serpent qui siffle ». « Quand le prince arriva, les gens lui servirent

une coupe qui lui enleva la mémoire. » À l'image, on voit Rick, un scénariste, la cinquantaine, ballotté dans la ronde éphémère des soirées hollywoodiennes. On pense à Malick, qui a commencé en tant que scénariste. Rick s'est laissé d'abord séduire par la vanité de ce monde d'apparences et d'artifices qu'est l'industrie du rêve. Il tente de sortir de son étourdissement existentiel, de la mascarade perpétuelle, de la multiplication des conquêtes féminines. « Toutes ces années à vivre la vie de quelqu'un que je ne connaissais même pas (...) J'ai passé trente ans à gâcher ma vie et celle des autres. » Rick a oublié l'essentiel et craint d'être déjà damné.

Knigh of Cups est un film-cerveau: la réalité extérieure nous arrive comme à travers un filtre, avec des voix-off qui murmurent des aphorismes. En soi, ce n'est pas un défaut: Alexandre Sokourov utilise le même procédé et ses films sont des chefs-d'œuvre. Le problème est que chez Malick, la réalité, présentée par bribes de quelques secondes, n'est jamais investie. Les acteurs jouent mal. Ils ne sont manifestement pas dirigés (beaucoup s'en plaignent). Et de toute façon, on ne voit pas comment ils pourraient travailler alors qu'ils doivent enchaîner les tournages de quantité de micro-scènes (sans réels échanges entre eux). Donc Malick vise le sublime, mais échoue à sublimer ce qu'il montre. Le résultat pour *Knigh of Cups* est une sorte de clip métaphysique assez mou. Peut-être qu'en voulant travailler à nouveau avec des stars et de gros moyens, le maverick n'a-t-il pas su s'extraire du milieu fake qu'il critique ?

Et puis en décembre dernier est sorti *Une vie cachée*, récompensé par le Prix du Jury œcuménique de Cannes.



August Diehl et Valerie Pachner dans « Une vie cachée ». © UGC Distribution

Une vie cachée

Le film raconte l'histoire de Franz Jägerstätter, un fermier autrichien, père de trois filles, qui a refusé de combattre pour le Troisième Reich lors de la Seconde Guerre mondiale. Seul homme dans son village à rester fidèle à ses convictions, il finit exécuté. En 2007, sous le pontificat de Benoît XVI, il a été décrété martyr et béatifié.

Le sujet est très intéressant et le propos pertinent. Ce dernier est résumé dans un carton final par cette citation d'un roman anglais: « (...) car le bien croissant dans le monde dépend en partie d'actes non historiques; et si les choses ne vont pas aussi mal pour vous et pour moi qu'elles eussent pu aller, remercions-en pour une grande part ceux qui vécurent fidèlement une vie cachée et qui reposent dans des tombes que personne ne visite plus. »¹

Pour aborder ce mystère de la destinée humaine, la patte de Malick est malheureusement plus proche de celle de Besson (Luc) que de Bresson (Robert). Le réalisateur semble se contenter d'illustrer ses pensées avec de beaux (et vastes) lieux, de beaux comédiens (même les hommes d'Église!), une belle image (en grand angle), de la belle musique (du grand répertoire). Pendant trois heures, *Une vie cachée* rajoute à notre monde sa-

turé d'images des images sans âme, des « clichés ».

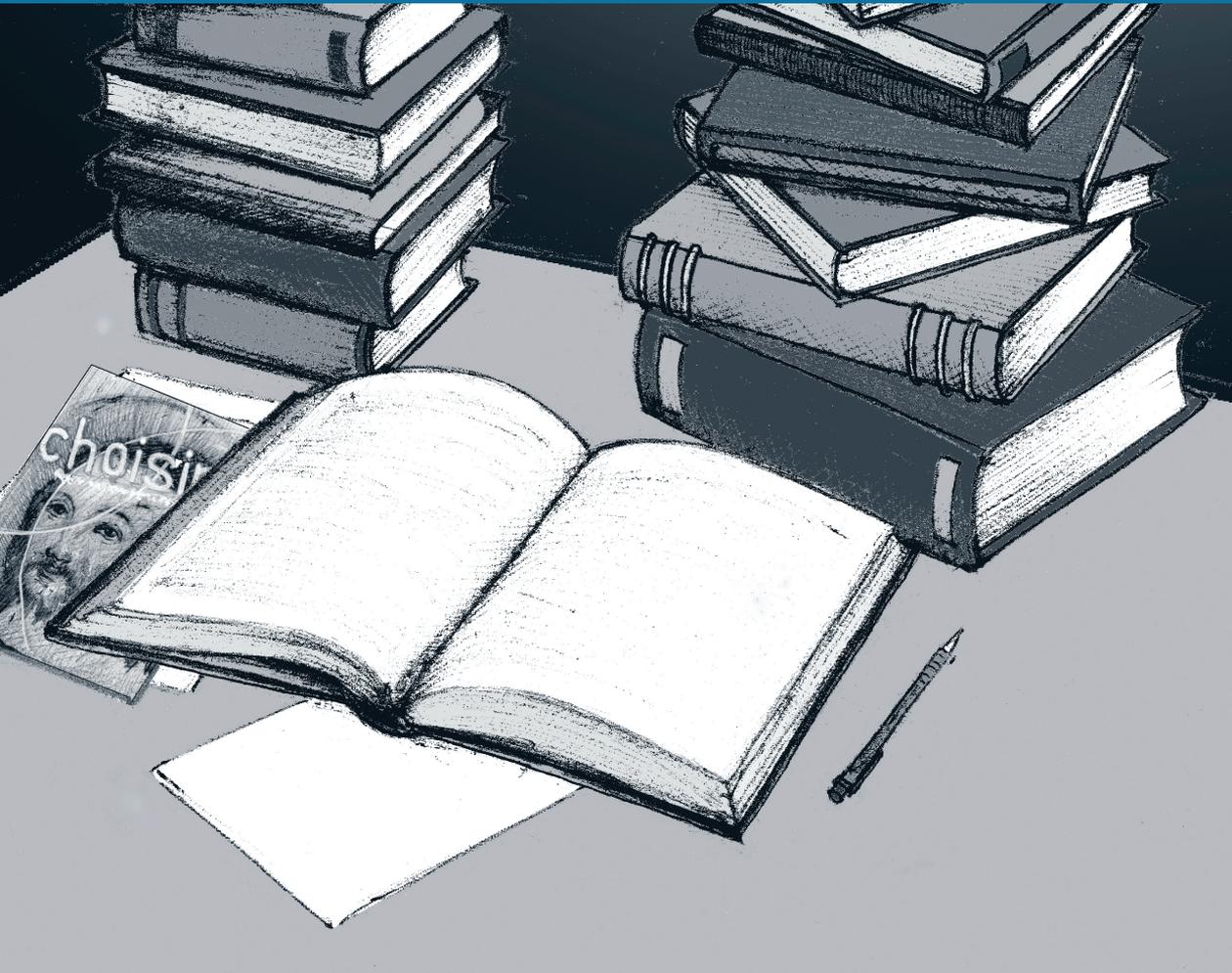
Malick a toujours eu tendance à tenir le réel à distance. Ici, ses efforts pour ancrer ses personnages dans la réalité (notamment celle, dure, des paysans de montagne) sont ruinés par une esthétique pub (des bouts de vie de 3") et par l'absence de direction d'acteurs. À nouveau ceux-ci sont réduits à des figurants (les malheureux errent ... ou rament) et leurs personnages à des silhouettes; y compris Franz Jägerstätter, présenté plutôt comme un objecteur de conscience, sur lequel sont saupoudrées quelques pincées de spiritualité. Kubrick, autre réalisateur démiurgique qui fuyait lui-aussi les journalistes, composait ses films par blocs de séquences inoubliables, où l'on avait le temps d'entrer. Le temps... Malick nous plonge rarement dans le présent d'une scène.

Mais les réactions sont loin d'être unanimes: beaucoup crient au génie. Pour moi, *Une vie cachée* oscille entre le ridicule, le pompier, et une forme fascisante d'autant plus dérangeante qu'elle est supposée soutenir un propos antifasciste. Terrence Malick est déjà sur le tournage d'un film sur Jésus. Faut-il s'en réjouir ? ■

1 George Eliot, *Middlemarch*, 1871.



LIVRES OUVERTS



Livres ouverts

SPIRITUALITÉ

Jacques Le Brun
Dieu, un pur rien
Angelus Silesius, poésie,
métaphysique et mystique
 Paris, Seuil 2019, 240 p.



Quel auteur spirituel a-t-il été cité avec admiration par Heidegger, Lacan, Derrida et de nombreux autres penseurs modernes de premier plan ? Angelus Silesius. Le nom fait peut-être sourire, mais aimeriez-vous en savoir plus sur celui qui a écrit : « La rose est sans pourquoi » ? Alors laissez-vous guider patiemment par Jacques Le Brun, spécialiste reconnu de la mystique du XVII^e siècle.

Dans son livre savant, il passe en revue les mots-clés du Silésien, qui sont aussi ceux de la mystique rhéno-flamande : la Dêité, le rien, l'essence, le fond, l'abîme, l'abandon, la désappropriation... Ce parcours exigeant, qui fait des détours par l'allemand, délivre plusieurs leçons capitales.

Il montre d'abord que pour évoquer le pèlerinage intérieur, rien n'est plus expressif sans doute qu'un recours simultané à la poésie et à la philosophie. Il fait comprendre ensuite que le cœur de la vie spirituelle, c'est la déification ou divinisation, qui est aussi naissance du Verbe en l'homme. Oui, avant que la Contre-Réforme ne brise les élans mystiques, les plus grands auteurs n'avaient pas peur d'évoquer une transformation en Dieu. Le Brun montre que s'il s'agit de « devenir Dieu » et même « plus que divin », ce but n'est sans doute jamais atteint. Il fait comprendre également que si Dieu est parfois assimilé au « rien », cela ne signifie pas qu'il « n'est pas », mais qu'il « n'est pas ceci et cela » ou qu'il « est rien et tout ».

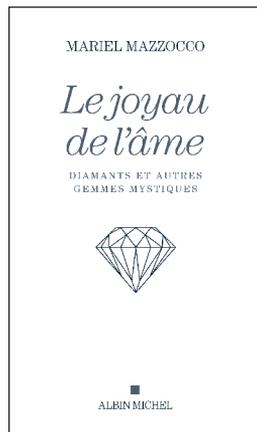
Ces brèves références le montrent : l'analyse est si précise qu'elle peut paraître trop distante. Elle n'en met pas moins en évidence la très haute tenue intellectuelle et littéraire de l'œuvre de Silesius, ainsi que sa stupéfiante audace. Elle prouve que celui-ci ne prônait pas une simple dissolution dans le grand tout.

Après avoir parcouru ces pages, le lecteur se demandera : où sont aujourd'hui les mystiques, à la fois penseurs et poètes, qui pourraient raviver la soif d'un Dieu qui « ne vit pas sans moi » ? Des mystiques qui diraient en toute liberté que les « moyens » ou les médiations sont parfois des obstacles.

Yvan Mudry

Livres ouverts

Mariel Mazzocco
Le joyau de l'âme
Diamants et autres gemmes mystiques
 Paris, Albin Michel 2019, 198 p.



« Peindre avec les mots cette réalité invisible que nous appelons *âme* », c'est la tâche qu'a affronté l'auteure, universitaire franco-italienne, spécialiste des écrits mystiques médiévaux et de l'âge baroque. Nous côtoyons Benoît de Canfield, Jacob Böhme, Madame Guyon, Hadewijch d'Anvers, Laurent de Paris, François Malaval, Jean-Jacques Olier, Marguerite Porete, Jan van Ruusbroec et Angelus Silesius, des auteurs des XIII^e, XVI^e ou XVI^e siècles, animés par l'énergie spirituelle qui est « lumière qui traverse le cristal de leur âme ».

Nous parcourons leur chemin mystique, depuis la recherche de la perle qui ouvrira « la porte secrète de l'Aurore et fera briller la lumière

du cristal de l'obscurité ». Un chemin qui traverse « le miroir de la Sagesse éternelle, pour y découvrir de nouveaux horizons spirituels ». L'âme s'affine et s'ouvre à la transparence. Elle se jette dans un abîme insondable et s'immerge dans l'immensité. Dans les profondeurs de l'océan spirituel, elle découvre « les vertus dont elle devra se revêtir pour être belle aux yeux de Dieu ». « Une âme est un composé de feu et de cristal de roche », écrivait Etty Hillesum en 1942.

Tous ces mystiques ont atteint le sommet de la contemplation et sont redescendus sur terre avec le poids de la responsabilité, « à savoir la Parole qui a retenti au fond de leur âme et qui doit résonner à l'extérieur... Les mystiques n'habitent pas les cimes de l'esprit mais les rues de la cité. » La pensée mystique nous apprend à réunir l'un et le multiple, l'identique et le différent. « Elle nous invite à repenser notre être au monde et notre vivre-ensemble au-delà des frontières fabriquées par nos peurs. »

Mariel Mazzocco explore un univers de métaphores poétiques. Le voyage est ponctué de haltes, qu'elle nomme « éclats », où nous découvrons l'expérience mystique de celles et ceux qui nous entraînent dans des lieux sublimes, illuminant de leur clarté nos propres chemins spirituels - même si ceux-ci n'atteignent pas de tels sommets.

Marie-Thérèse Bouchardy

Marion Muller-Colard
L'éternité ainsi de suite

Genève/Paris, Labor et Fides/Bayard
 2019, 72 p.



La théologienne Marion Muller-Colard nous entraîne toujours dans les profondeurs du cœur et ne rate pas une occasion pour donner à la réalité un sens pour plus d'humanité. Elle part à la rencontre de Nikola Zaric, sculpteur lausannois décédé en 2017. Voici ce qu'en dit *Wikipedia* : «Zaric apprécie la frontière floue séparant l'homme de l'animal; il désire créer une relation entre un *no man's land* et un *animal's land*, entre zoomorphisme et anthropomorphisme, tout en s'efforçant d'allier ses connaissances scientifiques à une approche poétique et artistique.»

Marion Muller-Colard fait une longue méditation sur la mort, sur le corps, sur l'art, à partir de la sculpture *Le Christâne*. Elle pointe l'«irréparable tension» où Zaric modela cette sculpture, «l'endroit de la ronde où naître et mourir convergent». Et elle déclare : «À son insu, Nikola me remet sur mon chemin d'Emmaüs, brûlant de paroles et de silence.» Quête initiatique en constante liaison avec les évangiles. «Ta mort m'a donné l'imaginaire, elle l'a renfloué d'un espace nouveau»: un imaginaire qui agrandit le réel.

Cette écriture en colimaçon aspire vers *l'innommable*. Entre deuil et désir, entre vie et mort, le langage n'est qu'une approche tâtonnante où la vie «ne se trace pas en ligne mais en ronde». L'auteure n'a pas hésité à monter à 3200 mètres d'altitude pour découvrir d'autres statues déposées là. Elle a aussi fait un détour par l'exposition de Pully, *Hodler et le Léman*, pour «prendre le courant ascendant des circonvolutions qui nous conduisent le long d'un invisible colimaçon qui ne se resserre qu'à l'infini, vers le centre». Un livre qui irrigue notre imaginaire et ouvre un espace à notre créativité.

Marie-Thérèse Bouchardy

TÉMOIGNAGE

Sylvie Staub

Cellules je vous aime

Récit d'une guérison inattendue
 préface de Rosette Poletti
 Bière, Cabédita 2019, 272 p.



Voici le témoignage bouleversant d'une femme, mère de trois enfants qui, à l'âge de 40 ans, se voit diagnostiquer un cancer rare, très grave. Après avoir été à plusieurs reprises proche de la mort, de l'avoir même sentie, elle peut, quinze ans après, témoigner de tout ce qu'elle a appris : s'écouter, se faire confiance et trouver le chemin.

Livres ouverts

Elle nous confie avec simplicité qu'elle n'avait, au centre de son désespoir, qu'une chose à faire: chercher à vivre! Un soir, assise sur un muret de son jardin, elle est aspirée vers le haut: un balcon où l'on parle à la fois la langue de la terre et celle du ciel. Elle y trouve l'encouragement et la volonté pour continuer sa route sur terre, tout en criant: «Dieu, tu as permis ce cancer, maintenant occupe t'en!»

Un long travail commence, celle de sa responsabilité dans la maladie. Nous la suivons, pas à pas, à travers ses questionnements, sa psychanalyse, ses peurs, ses chimiothérapies qui provoquent des fatigues écrasantes. Pour se faire un peu de bien, elle se met à lire le Nouveau Testament en grec-français. Elle pleure aussi beaucoup et se sent souvent confinée dans la solitude.

Sa question, «D'où vient-il ce cancer?», n'a pas de réponse. Le psychanalyste lui dit «que son avenir dépend de sa capacité à renoncer à croire que la maladie est une punition». Elle se le tient pour dit et accepte de ne pas comprendre. La foi l'aide, elle se sent proche de Dieu... «Je ne sais pas pourquoi, je m'adresse à lui comme s'il était mon meilleur copain.» De rémissions en récives, elle subit quatre opérations, puis un grand tournant se fait: son cœur s'éveille, les voiles tombent. Il y a une révolution en

elle, celle de la pleine conscience, qu'elle enseignera par la suite.

Dans son épilogue, elle revoit son parcours et remercie celles et ceux qui l'ont aidée, et il y en a beaucoup: membres de sa famille, amies et amis, médecins. Elle offre en annexe un petit *vade-mecum* de sa guérison, un plaidoyer pour la médecine palliative et pour l'art de parler au patient.

Un parcours incroyable, écrit dans une langue profonde et poétique, qui invite à faire confiance à la vie. Quand des portes se ferment, d'autres s'ouvrent! Merci d'un témoignage si sincère.

Marie-Luce Dayer

Raoul Pastor

Un été avec Geronimo

Genève, Slatkine 2019, 136 p.



Derrière l'acteur, l'homme. Celui que l'on devinait caché sous les nombreux rôles qui nous ont enchanté lève un peu le voile. L'ancien directeur du *Théâtre des Amis* à Carouge se livre avec pudeur. Évoquant un été passé en compagnie de son grand-père, en Catalogne, Raoul Pastor laisse entendre quelque chose de lui-même. Certes, il ne s'agit pas d'un journal intime ni d'un album de

souvenirs, encore moins d'une biographie. Par petites touches impressionnistes, l'auteur revient sur une courte période dont le souvenir est encore brûlant : un temps où la vie, qui risquait de s'étioler par l'absence de ses parents occupés ailleurs, allait de l'avant envers et contre tout, pleine d'impressions, de sensations et d'enseignements décisifs.

Grand-père Geronimo, une personnalité forte, courageuse, d'une tendre rudesse si proche et aimante, le rassure. Il est le lieu de son enracinement, où il prend conscience des soifs jamais éteintes qui ne le lâcheront pas, jusque dans l'âge mûr. L'immense besoin d'être aimé, d'être en compagnie, qui le rendait sage, trouve auprès de Geronimo le biotope nécessaire. « Je me sentais chez moi, comblé, sans désir d'ailleurs ou d'autre chose. » Les grands-parents remédiaient au manque d'appartenance. Admiration réciproque entre le petit garçon de six ans et celui qui en avait près de soixante. Le petit, qui voudrait tellement être comme le grand-père, s'entraîne à imiter ses gestes, sa manière de se déplacer ; il copie « son visage qui se penchait sur la soupe du soir et son regard qu'il déplaçait de l'un à l'autre avec l'air de quêter quelque chose. »

En dépit de tout, malgré Geronimo et la muette amitié des chiens - *Rumbo* en Catalogne autrefois et *Caillou* aujourd'hui -, la blessure de la solitude est trop profonde pour qu'elle puisse quitter son jardin. Peut-être était-elle même ce que le grand-père et le petit-fils avaient le plus en commun, scellant leur connivence. Constat amer et résigné de celui qui, réaliste, a appris « à vivre par étapes où chaque palier est une victoire ».

Tout cela est dit avec pudeur, à travers des allées et venues entre hier

et aujourd'hui, dans une langue d'acteur, qui porte autant d'émotion que de force, même si l'auteur a quitté les planches pour évoquer son destin.

Pierre Emonet sj

Christine Rebourg-Riesler
Le crépuscule d'un homme

Les Plans-sur-Bex, Balland 2018,
104 p.



Lorsque la démence « explose le temps, la logique, qu'elle rétrécit l'espace et rompt le dialogue », qu'elle envahit le champ de l'amour, les questions taraudent celle qui a accompagné son mari dans la maladie pendant dix ans. « Où vas-tu ? C'est quoi aimer ? C'est quoi un homme lorsqu'il perd la conscience de lui-même ? Est-ce qu'il est encore quelqu'un ?... » Elle « creuse la matière jusqu'à l'absurde », pour rester debout, vivante.

Dans la terrible traversée de deux êtres tenus par l'amour, dans la douleur insoutenable de ces « dix années comme un arrêt en plein vol », Christine Rebourg-Riesler écrit « pour dresser les mots contre ce gouffre », pour ne pas sombrer. Elle n'élué ni les révoltes ni la « traque de ces petits riens... de ces détails infimes d'une vie qui palpite ».

Livres ouverts

Celles ou ceux qui ont vécu ce genre d'expérience ne peuvent que communier à ce parcours douloureux contre l'épuisement, à cette volonté de ne pas trop faire porter à autrui la souffrance qui appartient au couple, à la mise à distance de soi-disant amis qui ne peuvent supporter la situation...

Ce livre est sublime, car il mêle l'abîme de la douleur à la cime de l'amour. Il est le chemin de deux êtres unis par la souffrance comme par l'amour, jusqu'à l'éternité. Le méditer, c'est laisser monter en soi, dans n'importe quelle circonstance, la sève de la vie.

Marie-Thérèse Bouchardy

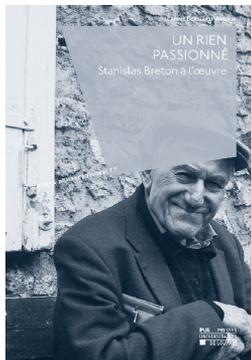
PHILOSOPHIE

Jeanne Bernard-Amour

Un rien passionné

Stanislas Breton à l'œuvre

Louvain-La-Neuve, Presses universitaires de Louvain 2019, 368 p.



Comment habiter sainement le monde? Comment y vivre sans être défiguré ni anéanti par l'Infini qui le transcende? De quelle manière s'appuyer sur ce qui à la fois fonde, excède et accomplit l'humain? Et comment s'aventurer concrètement sur ce qui semble n'être qu'une ligne de crête invisible? Telles sont les questions radicales auxquelles tente de répondre cet ouvrage.

S'appuyant, tout en l'exposant, sur la pensée difficile et complexe de Stanislas Breton, éminent métaphysicien de la relation, l'auteur cherche à distinguer entre le «néant par excès», qui donne Vie, et le «néant par défaut», qui détruit et anéantit. Reconnaître l'au-delà et l'en-deçà de l'Être comme deux limites infranchissables, c'est découvrir sa corporéité propre, apprendre à demeurer dans une relation ajustée à soi, aux autres avec qui nous faisons monde, et à l'Absolu.

Si l'auteure s'aventure dans cette recherche, c'est qu'à l'instar de Breton elle sait d'expérience ce qu'une souffrance mal habitée peut avoir de destructeur. Y passer sans trépasser, c'est identiquement être marqué par l'éclair résurrectionnel de la vie exhaussée et vécue alors dans toute son amplitude.

Avec rigueur et souplesse, n'hésitant pas à convier les poètes à la table du discours, Jeanne Bernard-Amour trace un axe selon lequel il serait possible de se tenir debout au milieu même de la complexité dans laquelle nous vivons.

Celui qui s'adonnera à cette lecture exigeante et stimulante découvrira peut-être à son tour quelques pistes pour, traversant l'être et le non être de l'humain, s'ouvrir à la divine douceur. En sa chair, il éprouvera la joie spirituelle.

Luc Ruedin sj

THÉOLOGIE

David Hollenbach

Bien commun et éthique chrétienne
Paris, Éditions jésuites 2019, 288 p.



Ce livre bien pensé intéressera les étudiants en théologie, département de morale sociale. Il profitera également aux intellectuels qui, n'ayant pas peur d'un texte dense, austère, mené d'une manière très universitaire, veulent comprendre l'apport de la notion de bien commun pour un meilleur vivre-ensemble aujourd'hui. Aux plus pressés, l'excellente préface de Gaël Giraud sj suffira. Qu'il suffise de dire que le bien commun, terme issu de la tradition aristotélico-thomiste, se démarque avec bonheur de la conception libérale moderne.

Aujourd'hui la souveraineté individuelle apparaît comme la base du vivre ensemble. En suit une logique purement contractuelle, où chacun limite son engagement envers les autres à ce qu'il a souverainement accepté par contrat (ou subi par contrainte). D'où la violence propre à notre société.

Cet ouvrage date de 2002. Traduit de l'américain, il reflète les débats d'outre-Atlantique mais permet aussi de comprendre, via le rappel exigeant du bien commun, que la tra-

dition chrétienne ne saurait s'enfermer dans la dévotion individuelle où veut la confiner une laïcité mal comprise d'inspiration libérale.

Étienne Perrot sj

POLITIQUE

Jérôme Lèbre

Scandales et démocratie
Paris, Desclée de Brouwer 2019,
212 p.



Sous quelque forme qu'elle apparaisse, la démocratie - Alexis de Tocqueville l'avait amplement souligné - repose sur l'idée d'égalité. D'où l'indignation spontanée devant les scandales. La mise au jour des détournements de fonds, des avantages indus et des corruptions venus de personnages politiques ou de magistrats dont on attend qu'ils soient aussi irréprochables que la femme de César ne peut qu'affaiblir la démocratie.

La puissance des nouveaux outils d'investigation et de diffusion médiatique accentue le phénomène, en donnant l'impression d'une faille possible - voire imminente - de la démocratie. Avec juste raison, Jérôme Lèbre fait de la provocation une compagne du scandale. L'une comme l'autre se nourrit du confort

Livres ouverts

misme, qui est la toile de fond de l'égalité propre à la démocratie.

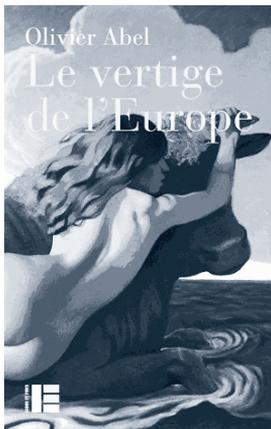
Dans une écriture serrée, dense et difficile à lire, qui demande beaucoup au lecteur, le philosophe auteur de ce livre met au jour le sous-bassement culturel de ces scandales à répétition. Il pointe l'inadéquation de la réponse qui, pour redresser la barre, en appelle uniquement à la loi, aux règlements, procédures, protocoles, rubriques et sanctions; il en appelle au Droit, qui transforme le scandale en « affaires », préférant le souci d'une justice respectueuse de la singularité des êtres qui peuplent la planète. C'est un beau programme, toujours en devenir, pour les vrais démocrates.

Étienne Perrot sj

Olivier Abel

Le vertige de l'Europe

Genève, Labor et Fides 2019, 184 p.



Dans ce petit livre parfois touffu mais serti de vraies perles, Olivier Abel, professeur de philosophie et d'éthique à la Faculté de théologie protestante de Montpellier, proche de Paul Ricoeur, nous confronte au destin contrasté de notre continent, guerrier à l'interne, guerrier en-dehors, en même temps riche d'une destinée commune. L'auteur nous le rappelle d'emblée: « Le XX^e siècle, c'est Verdun, Auschwitz et le goulag... »

Au substrat pré-celtique issu d'une longue préhistoire se sont mêlées de nombreuses sources: l'Antiquité méditerranéenne, grecque, romaine, judéo-chrétienne; les peuplades nordiques et germaniques; les marches de l'Est et du Sud, dont l'Europe n'a jamais su que faire. Europe aux racines profondément chrétiennes, puis recouvertes du manteau d'une laïcité d'État, et qui ne sait pas que dire à son voisin direct, le monde musulman.

« L'Europe a trop été une construction apolitique (...): on n'a pas mis en tête de sa construction l'armée, la défense commune, la diplomatie, ni l'invention d'une constitution politique véritablement commune et démocratique: on a mis en avant l'économie. (...) Cette Europe apolitique s'est fait connaître par la production de normes, de standards et de réglementations. » La manière dont l'unification européenne se fait illustre la dérive des logiques rationnelles et technocratiques, axées sur la performance économique et individuelle, et dont les éléments de langage (ouverture, compétitivité, croissance) sont répétés en boucle sans que cela leur donne pour autant davantage de sens. Au contraire, ces paroles creuses alimentent le repli sur des valeurs prétendument sûres, la nation, le néolibéralisme et le nationalisme, se confortant mutuellement dans leurs errements réciproques.

S'inscrivant dans le sillage de Simone Weil, Emmanuel Mounier et Albert Camus, Olivier Abel vise une troisième voie qui mobilise les valeurs humanistes et n'accepte pas que l'émotionnel soit abandonné à l'obscurantisme et aux fronts du refus. C'est au nom de l'identité européenne qu'il faut faire l'Europe. Mais quelle est cette identité? Elle est là, sous-jacente, et doit exister autrement que dans les postures de défense ou de conquête. Et l'auteur de demander: «Par quels rivages, par quelles formes de villes et d'habitats, par quelles manières d'être et d'être ensemble, par quelles saveurs culinaires partagées, par quels paysages, par quel enchevêtrement de mémoires tenons-nous à l'Europe?»

Cette identité pourrait, par exemple, déboucher sur une territorialité politique multiculturelle permettant enfin de faire justice à nos multiculturalités individuelles. Ni les vieux empires pluriethniques - mais communautaristes -, encore moins l'État nation exclusif et niveleur ne peuvent offrir une vraie patrie à ce que l'histoire humaine a fait de nous. «Dans ce double processus de mondialisation et de balkanisation, il faudrait trouver une forme de lien social qui autoriserait une réelle pluralité d'appartenances possibles, une multitude de libres attachements et libres appartenances.»

C'est le dépassement des États nations par l'Europe des régions fédérées, chère à Denis de Rougemont, qui fera droit à notre vraie identité. De plus, «l'Europe ainsi redivisée en régions à peu près équilibrées, on n'aurait plus le problème du déséquilibre entre les États européens». Et c'est le dépassement d'une économie de la prédation, du court terme et du prêt-à-jeter qui permettra de mettre nos efforts au service du bien commun, de l'utilité et de

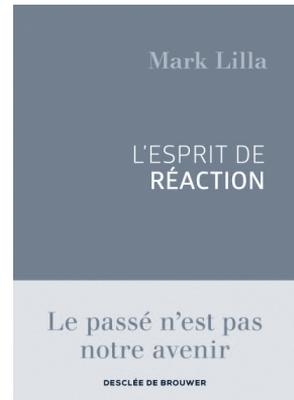
l'inclusion. Car on ne saurait «accepter que l'ultralibéralisme économique actuel se présente comme la réalisation définitive du pluralisme économique».

René Longet

Mark Lilla

L'esprit de réaction

Paris, Desclée de Brouwer 2019,
216 p.



Qui sont les réactionnaires? L'auteur américain répond: le reflet inversé des révolutionnaires. Les révolutionnaires tentent de plier la réalité politique et sociale à l'utopie dont ils rêvent; les réactionnaires, à l'inverse, veulent plier la réalité politique et sociale à un passé mythique dont ils ont la nostalgie.

Les réactionnaires ont été beaucoup moins étudiés que les révolutionnaires. Mark Lilla essaie de combler cette lacune en présentant trois grandes figures de la philosophie politique supposées être des témoins de l'esprit réactionnaire: Franz Rosenzweig, Éric Voegelin et Léo Strauss; puis trois événements significatifs: les attentats de Paris en janvier 2015, le «suicide» de la France diagnostiqué par le médiatique Éric Zemmour, et le roman de Michel Houellebecq, *Soumission*, qui évo-

Livres ouverts

RELIGIONS

Meir M. Bar-Asher

Les juifs dans le Coran

Paris, Albin Michel 2019, 288 p.

que un processus plausible d'islamisation de la France.

Entre la partie de philosophie politique et la partie événements, l'auteur esquisse une histoire de l'Occident centrée sur une présentation suggestive des controverses religieuses issues de la Renaissance et qui ont fait le lit d'une modernité qui montre aujourd'hui sa fragilité. Bref, la nostalgie des réactionnaires se nourrit du fantasme d'un passé merveilleux sur fond d'un avenir sombre.

Le livre, facile à lire, suggestif, permet d'utiles aperçus ; il pâtit cependant d'une construction éclatée. L'auteur a rassemblé sous la même couverture des approches disparates qui relèvent de genres littéraires trop dispersés pour porter une véritable réflexion de fond.

Étienne Perrot sj



Ce livre, écrit par le professeur Meir M. Ben-Asher, directeur du Département de langues et littératures arabes à l'Université hébraïque de Jérusalem, examine la façon dont les juifs sont décrits dans le Coran et les Hadiths. Cet ouvrage nous fait osciller entre deux appréciations contradictoires, l'une positive et l'autre négative. Dans tous les domaines, cette alternance se retrouve dans la représentation du judaïsme et des juifs. Dans certains textes les juifs, leurs écrits et leurs lois sont pris comme exemple, dans d'autres les juifs sont critiqués et même exécrés car traités d'infidèles et accusés d'avoir falsifié les textes.

Les juifs, comme les chrétiens, appartiennent à une catégorie sociale : celle des *dhimmis*, des *protégés*. Pour obtenir ce statut, ils doivent s'être humiliés devant le musulman, représentant du pouvoir, et avoir payé un impôt par tête : la *dhimma*. C'est pourquoi pour un musulman fondamentaliste, vivre dans un pays régi par une autre loi que la loi musulmane, qu'elle soit d'inspiration laïque, chrétienne ou juive, engen-

dre une situation conflictuelle. D'où, également, l'hostilité d'organisations et de pays musulmans traditionalistes envers Israël.

Deux citations montrent cette ambivalence envers les juifs. D'une part le musulman peut s'inspirer des juifs: «Transmettez des enseignements issus des enfants d'Israël...» (Sahîh al Bukhari 3461); d'autre part il doit les tuer: «Le jour du jugement dernier ne viendra pas avant que les musulmans ne combattent les juifs, quand les juifs se cacheront derrière les rochers et les arbres. Les rochers et les arbres diront: musulman, serviteur de Dieu, il y a un juif derrière moi, viens le tuer!» (Sahîh Muslim 41:6985).

Le Coran et les Hadiths ne sont donc ni pro-juifs ni anti-juifs, comme ils ne sont ni pro-chrétiens ni anti-chrétiens. Ils sont les deux. Au locuteur ou au lecteur de faire le choix.

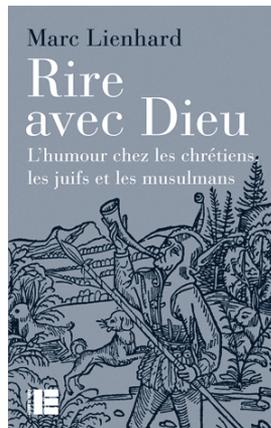
François Garaï

Marc Lienhard

Rire avec Dieu

L'humour chez les chrétiens les juifs et les musulmans

Genève, Labor et Fides 2019, 306 p.



L'auteur laisse percer ici son penchant universitaire. En ancien - et bon - professeur d'histoire du christianisme, il rassemble les extraits de textes bibliques ou coranique, ou tirés des commentaires autorisés, supposés faire rire ou sourire. Le lecteur ne voit pas toujours en quoi ces notations font rire le croyant, d'autant plus que la distinction est rarement faite entre, d'une part, l'humour - qui consiste à ne pas se prendre au sérieux - et, d'autre part, l'ironie - qui consiste à se moquer de son partenaire.

Pour l'auteur, toute confrontation entre la transcendance divine et les contingences humaines sont supposées faire rire. C'est douteux. Rire avec Dieu relève de l'humour, c'est la marque de la distance, nécessaire, pour la relation entre le Créateur et sa créature. C'est ainsi que le pape Paul VI, à la tribune de l'ONU à New York, a pu parler de l'humour de Dieu. Rire de Dieu ou de sa représentation chez les croyants relève en revanche d'un tout autre esprit, c'est un acte de condescendance, de mépris à peine voilé, venu de celui qui se moque de ce qu'il ne comprend pas.

Reste que Marc Lienhard relève ici un sacré défi. Si le rire de Sarah et d'Abraham dans la Bible ont fait l'objet de maints commentaires divergents, si l'humour juif ou celui de François de Sales sont connus de tous, dénicher l'humour de Calvin ou de Mahomet derrière quelques tournures de phrases, c'est un exploit.

Étienne Perrot sj

Livres ouverts

LITTÉRATURE

Jérôme Meizoz
Absolument modernes!
 Genève, Zoé 2019, 160 p.



Entre rires et larmes, Jérôme Meizoz évoque son passé en jetant un regard sceptique sur les Trente Glorieuses. Treize chroniques pour épingler les attentes optimistes de la croissance illimitée, de la technique toute-puissante et du marché promu au rang d'une divinité. Le père, ouvrier mécanicien, dynamique et entreprenant, accueille avec enthousiasme tout ce qui fait moderne comme autant de promesses de *l'avenir radieux*. Les progrès de la médecine, l'arrivée de la télévision, l'exposition nationale de 1964, les supermarchés, la construction de l'autoroute et les demi-vérités de l'État, les voitures et le baladeur, la construction des barrages, les JO, les promoteurs ces nouveaux empereurs, tout annonce que le passé est dépassé: le vieux

monde part à la renverse. L'usine du village, le grand-père socialiste, la grand-mère qui n'y comprend plus rien, toute cette fermentation annonce la fin d'un passé de pénuries, la naissance du Valais des entrepreneurs, des touristes et de l'argent, au rythme obsédant du refrain: *Croissance! croît sens! croâ cens!*

Promesses tenues? Par petites touches impressionnistes, l'observateur sceptique et railleur saisit au vol les signes qui annoncent que la fête touche à sa fin: la mort rode encore jusque dans la famille; le smartphone favorise l'isolement des personnes; l'exploitation des travailleurs est le sacrifice exigé par un culte d'un nouveau genre, l'économie de marché; les coûts de la santé sont désespérément malades. Quelque chose s'est brisé. Mais tout cela génère de jolis bénéfices, constate le chroniqueur avec des accents dignes de Qohéleth. Pendant ce temps, que fait Dieu? Il part en vacances, laisse aller les choses ou s'en lave les mains. Pas le vrai Dieu - du moins je l'espère - mais celui qui est censé tirer les ficelles des pantins que ne sont pas les humains.

Entre ses chroniques, l'auteur a intercalé de charmants petits portraits, un genre où il excelle: la guérisseuse, les anges, une bonne, le cultivateur, la maîtresse d'école, la pianiste, l'ingénieur, l'abbé rabelaisien et charitable, l'ami d'enfance, le voisin d'immeuble, et le dernier si émouvant, telle une parabole: le dynamique partisan du progrès, le père à bout de course qui s'éteint dans son lit d'hôpital. Comme chaque fois, le coup d'œil critique et lucide de Meizoz est servi par une écriture légère et dense, riche de sens et d'émotions.

Pierre Emonet sj

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

Il est plus désirable de cultiver le respect du bien
que le respect de la loi.

Sous un gouvernement qui emprisonne injustement,
la place de l'homme juste est aussi en prison.

La plupart des gens désirent bien plus avoir des vêtements
à la mode, ou du moins propres et sans raccommodages,
que d'avoir la conscience nette.

Je rêve d'un peuple qui commencerait
par brûler les clôtures et laisser croître les forêts.

Henry David Thoreau